

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 42 fr., broché. — 47 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N° 961 — 11 Sept. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



DÉPART DES RÉSERVISTES. — Le poste-caserne de Passy au moment de l'appel. — (Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Dick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par M. Jules Noriac. — Chateaubriand et les fêtes de Saint-Malo. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — Herzégovine, par F. Le Beschu. — Sport nautique. — Chronique musicale, par A. de Lasalle.

GRAVURES : Le départ des réservistes, à Paris-Passy. — Les grands prix de Rome : *L'Annonciation aux bergers*, tableau de Comerre; gravure en médaille, par Réty; Homère en Ionie, bas-reliefs de Hugues. — Les fêtes de Saint-Malo : huit gravures; Saint-Malo et Combourg : neuf gravures; inauguration de la statue de Chateaubriand. — Bédiction de la Seo d'Urgel. — Herzégovine : Combat de Kupa. — Nantes : Regates et fête de nuit. — Brest : Regates.

COURRIER DE PARIS

POURQUOI faut-il que rien ne soit parfait sur terre?

Il y a une espèce de proverbe qui dit que, dans sa sagesse, la Providence a placé le remède à côté du mal. Tout en lui sachant un gré extrême, on ne peut s'empêcher de regretter que la Divinité, simplifiant sa besogne, n'ait effacé le mal pour se dispenser de placer le remède.

Ce n'est point un procès de tendance que nous voulons faire à la Providence. Cela va sans dire, ce dont nous voulons parler n'étant que de création humaine; tout porte à croire, d'ailleurs, que la Providence n'irait pas adresser nos observations à une commission de révision, puisque dans son excellence elle n'a rien à réviser.

Parmi les créations nouvelles de l'humanité, il faut compter celle des centenaires. Ces pieuses cérémonies ne datent certainement pas d'hier, mais elles n'avaient jamais été autant en usage qu'aujourd'hui, et vous verrez qu'avant peu il faudra n'avoir été qu'un bien petit grand homme pour n'avoir pas son centenaire obligé.

Tant mieux, rien ne semble plus respectable que ces pieux souvenirs rendus à la mémoire des hommes de génie qui, de tous les temps, ont illustré l'humanité, et quand bien même ces hommages s'égareraient un peu, il n'y aurait pas encore grand mal.

Hier, c'était à Pétrarque que le présent adressait des louanges; demain, ce sera à Michel-Ange; aujourd'hui c'est à Chateaubriand. L'auteur du *Génie du christianisme* et l'auteur de *Moïse*; tout est bien.

Mais il faut s'attendre à tout, ce n'est qu'une épidémie qui commence, et pour peu que cela continue, il ne faut pas désespérer de voir la ville de Brives-la-Gaillarde, célébrer le centenaire du cardinal Dubois.

Comme toujours, la mort accomplit sa sinistre besogne avec une désespérante régularité.

Le peintre Pils, l'auteur de la *Bataille de l'Alma*, vient de succomber à la suite d'une longue et cruelle maladie.

M. Pils était prix de Rome de 1838. Comme tous les prix de Rome, il débuta par le genre religieux et le genre classique; à côté de *Saint Pierre guérissant les boiteux à la porte du temple*, il envoya des bacchantes et des satyres qui durent se trouver bien étonnés de voyager avec le saint apôtre.

Une des toiles de cet artiste devint populaire; la République, proclamée six mois avant, ne fut pas étrangère à son succès; cette toile représentait Rouget de l'Isle chantant la *Marseillaise* pour la première fois.

Pourquoi pour la première fois? C'est ce que personne n'aurait pu dire ni le peintre non plus; mais il est certain que le titre était bien trouvé. Un auteur n'est plus digne d'intérêt lorsqu'il se répète, et il eût été absolument ridicule, sous prétexte de ne point vouloir tromper le public, de mettre sur le livret :

« Rouget de l'Isle chantait la *Marseillaise* pour la quatrième ou la cinquième fois. »

M. Pils, satisfait de son succès, mais, voyant que la République n'était plus en faveur, fit quel-

ques toiles de genre, comme la *Sœur de charité*, la *Gondole*, la *Prière à l'hospice*, et quelques autres. Aux premières nouvelles de nos succès sur les champs de bataille, il changea son fusil d'épaule, et, modifiant son tir, il se fit peintre militaire. La *Tranchée*, le *Défilé*, le *Débarquement* eurent un prodigieux succès et mirent l'artiste en relief.

Il arriva alors une chose qui, pour n'être pas rare, n'en est pas moins plaisante : à force de peindre des soldats, M. Pils devint militaire. Il alla habiter Vincennes; il porta la moustache et la mouche, la redingote boutonnée, les cheveux ras, si bien, qu'à sa grande satisfaction, il put entendre les bons habitants de Vincennes dire en le voyant passer :

— C'est sans doute un officier de la nouvelle batterie.

S'il avait été au café, il aurait demandé l'*Annuaire*, et il lui échappait parfois de dire :

— Nous autres militaires, nous n'entendons pas les choses ainsi.

Presque tous les peintres militaires ont cette douce manie de prendre un petit air militaire qui ne leur messied pas.

M. de Neuville a l'air d'un zouave intrépide; Armand Dumaresq porte la moustache en brosse, et il pourrait bien se faire que, sous son mac-farlane, M. Dupray, comme le curé de Belleville, cachât un habit de capitaine de dragons.

Quel malheur que les autres peintres ne suivent pas cet exemple! Ne serait-il pas fort amusant de voir M. Worms en toréador, M. Vibert en chanoine, M. Brandon en rabbin, M. Pille en fibre et M. Carmon en Turc?

Nous avons connu dans le temps un peintre de marine qui n'avait ja-jamais navigué, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir du talent et d'être un fort aimable garçon.

Un jour, il obtint une commande de la direction des Beaux-Arts, et il dut se rendre à bord d'une frégate de l'escadre qui mouillait dans la rade de Toulon.

Comme il allait s'embarquer sur le canot amiral pour aller à bord, la mer devint subitement grondeuse. Alors le brave garçon, qui sentait déjà les premières atteintes du mal de mer, se prit à penser qu'il lui était parfaitement inutile de connaître l'intérieur des vaisseaux, puisqu'il n'avait à peindre que leur extérieur.

Cette sage et prudente réflexion le cloua au rivage, et jamais, au grand jamais, « il ne confia ses jours à l'Océan trompeur. »

Quand il revint à Paris, il n'était plus reconnaissable : une vareuse de gros drap bleu et un bérêt remplacèrent sa veste et sa casquette d'atelier, puis il ajouta une chemise de laine rouge et une horrible pipe, qui lui donnèrent l'air complet du parfait loup de mer.

Rien n'était plus amusant que la petite comédie qu'il se jouait à lui-même; il appelait son valet de chambre « matelot » et son atelier « la cambuse. »

La nomination de M. Béhic au ministère de la marine lui causa une vive contrariété.

Chaque fois qu'il entendait quelqu'un se plaindre à propos de bottes, il disait en esquissant un sourire plein d'amertume :

— Que voulez-vous espérer d'un temps où le ministre de la marine lui-même n'a jamais navigué!

Un jour qu'on lui demandait son opinion sur quelque toile de Morel-Fatio, Gudin ou Durand-Brager, il répondit :

— Que voulez-vous! ces gens là ne connaissent pas la mer; ils font des marines de chic; le public commence à en avoir assez de cette peinture-là; il en a pardessus les écoutilles.

M. le marquis de P...-C... a aussi rendu à Dieu son âme chrétienne. Si je ne mets ici que ces deux initiales, c'est que, quoique connu et aimé de tout Paris, le marquis n'appartenait pas à la chronique.

Depuis cinquante ans, ce bon gentilhomme vivait fort retiré, bien qu'il eût conservé, malgré ses quatre-vingt-deux ans, un caractère des plus aimables. Après 1815, il rentra dans la maison du roi, d'où il ne sortit qu'en 1830.

Il ne se plaignit jamais, ne bouda point, et il supporta de bonne grâce un état de choses qu'il ne pou-

vait ni changer ni modifier. Il ne paraissait se complaire qu'à une chose, l'observation stricte des lois de la bienséance et de la civilité.

Doué d'une santé de fer, il paraissait devoir vivre longtemps encore; mais, l'autre jour, recevant la visite de la comtesse douairière de la R. P., il s'inclina pour baiser respectueusement sa main et tomba foudroyé par l'apoplexie, mourant comme il avait vécu, en digne chevalier français.

Il est peu de semaines qui se passent sans que les trompettes de la renommée ne se plaisent à signaler les efforts tentés et les merveilleux résultats obtenus par l'administration du Jardin d'acclimatation.

Dernièrement, après avoir rendu toute justice au directeur de cet établissement, nous trouvions rares les animaux utiles mis en circulation par ce Conservatoire des animaux.

Depuis que les jésuites ont apporté les dindons en France, il est facile de compter les importations utiles : il n'y en a pas.

Ce n'est pas qu'on ne parle souvent d'animaux plus ou moins extraordinaires donnés par des capitaines au long cours, par des consuls ou par de « hardis voyageurs, » au Muséum ou au Jardin. Après une description très-minutieuse des animaux en question, on ajoute indubitablement cette phrase :

« Cet animal est comestible. »

Les gourmets ou les pauvres se réjouissent; mais, hélas! c'est bien à tort; on n'entend plus parler de ces animaux fantastiques.

En somme, il faut bien l'avouer, jusqu'à présent, tous ces essais d'acclimatation annoncés à son de trompe n'avaient produit que des déceptions.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même; le mauvais sort est conjuré; le Jardin d'acclimatation va enfin offrir à nos tables un aliment tout à fait succulent. Cette fois, plus de leurre, plus de fausse joie, ça y est, nous avons un animal comestible nouveau.

Brillat-Savarin prétendait que celui qui découvrirait un plat nouveau faisait plus pour le bonheur de l'humanité que celui qui découvrirait une étoile. Qu'aurait-il dit de celui qui découvre un animal avec lequel on peut composer vingt plats nouveaux?

A dater d'aujourd'hui, le jardin de Madrid prend le pas sur l'Observatoire, puisqu'il a découvert vingt plats qu'on va voir et que l'Observatoire ne découvre que des étoiles qu'on ne voit pas.

Il faut vous dire que le nouvel animal qui doit rendre de si grands services à l'alimentation, est un chien.

Mon Dieu, oui, un chien; on prend ce qu'on peut; un animal nouveau qui s'accoutume à la France nouvelle n'est pas facile à rencontrer.

Mais ce n'est pas un chien vulgaire, c'est un chien chinois, le chien chinois comestible; il a même un nom particulier, qui est très-difficile à retenir, mais qui fait très-bien.

De l'avis de tous les voyageurs, ce chien a un goût exquis, bien supérieur au lièvre et *plus rare*.

Dans les premiers temps, on s'habitue difficilement à dire :

— Vous offrirai-je un peu de civet de chien?

— Me ferez-vous la grâce de goûter de ces côtelettes de chien?

Mais on s'y fera, l'habitude est une seconde nature.

A voir la rapidité avec laquelle les chiens havanais et les ratiers se sont acclimatés en France, tout donne à espérer qu'avant peu nos marchés vont regorger de chiens.

Mais qu'il faudra avoir l'âme dure pour manger un pauvre animal que jusqu'à présent nous nous étions plu à considérer comme le meilleur ami de l'homme! On voit déjà les pleurs d'une ménagère obligée de faire mariner la pauvre bête qui portait son panier en revenant du marché.

Mais quel poids peuvent avoir les larmes d'une faible femme lorsqu'il s'agit de l'intérêt général?

Qu'on se réjouisse donc, on va avoir des chiens délicieux, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le prix du mouton va fort diminuer et les lièvres se donneront presque pour rien.

Seulement, une chose, une seule, est assez

inquiétante; il paraît que ces chiens ne mangent que du bœuf.

C'est terrible! Certes, le chien peut avoir du bon, on l'affirme, les gens les plus dignes de foi le certifient, c'est fort bien; mais enfin on ne les connaît pas, et il arrive un âge où l'on n'aime pas les nouvelles connaissances; tandis que le bœuf, on sait ce qu'il vaut, il a fait ses preuves.

Après ça, tout ce qui est nouveau est beau, et comme ces chiens sont étrangers, ils ont en France quelques chances de succès, et puis, si l'on n'est pas content, on reviendra au bœuf classique.

Oui, mais si le bœuf ne voulait plus!

Si nous avons un faible pour les étrangers, les étrangers ne paraissent pas réciproquer à notre endroit, comme dit Joseph Prud'homme.

Les Allemands viennent encore de nous chercher une de ces querelles qui portent leur nom.

Voici les faits en quelques mots en réponse à la lettre que M. Fourneron a bien voulu nous adresser. La chose est un peu bien sérieuse pour les lecteurs de ce journal, mais ils voudront bien pardonner en faveur de l'importance du sujet.

Les grands industriels français, qui n'ont pas de rivaux au monde pour certains produits, ont adopté une marque qu'ils appellent la marque de fabrique. Par suite des traités internationaux, cette marque était respectée, ou à peu près, c'est-à-dire que lorsqu'on prenait un contrefacteur, on pouvait le poursuivre devant les tribunaux de son pays, qui condamnaient peu, mais enfin qui condamnaient.

Or, ne pouvant déchirer les traités, les Allemands ont imaginé de demander que toutes les marques de fabrique soient déposées à Leipsick avant la fin septembre. Au premier abord, cette prétention paraît fort juste, car pour protéger une marque de fabrique il faut la connaître. Malheureusement, ils ont hérisé cette démarche, simple en apparence, de tant de difficultés, qu'il est à craindre que, malgré les efforts d'un syndicat composé de l'élite du haut commerce français, nos nationaux ne puissent l'accomplir en temps utile.

Notre correspondant verra combien ses appréhensions étaient fondées lorsque nous lui affirmerons, sous la parole d'un des hommes les plus compétents du comité, qu'il y a à Paris seulement huit mille marques de fabrique déposées au Tribunal de commerce, autant en province, et que sur ces seize mille marques, cinq ou six étaient déposées au greffe de Leipsick, et que malgré tous les efforts tentés par le syndicat, malgré toutes les peines, les démarches des hommes éminents qui se sont dévoués à cette tâche, mille marques tout au plus pourront être déposées.

C'est toujours une épave sauvée de ce naufrage qui dure depuis Sedan.

Les industriels affirment que c'est encore cinq milliards que la France va donner en Allemagne, et ils basent leur raisonnement de cette façon: l'intérêt de cinq milliards produit deux cent cinquante millions par an; la contrefaçon allemande répandue dans le monde entier fera perdre à la production française une somme plus considérable.

On s'imaginerait difficilement à quel point la contrefaçon est devenue formidable. Aujourd'hui on fabrique en Allemagne plus de vin de Champagne qu'on n'en récolte ou qu'on n'en fabrique en Champagne pendant trois ans.

Si les Allemands buvaient ce vin contrefait, il n'y aurait que moitié mal, ils seraient punis par où ils ont péché; mais non, ils sont bien trop malins pour en arriver là: ils expédient ces « produits » dans le monde entier.

Nous avons parlé vaguement d'un théâtre monstre qui s'ouvrirait cet hiver; il n'y avait alors rien de définitivement arrêté; nous ne faisons pas commerce d'indiscrétions nuisibles, nous n'avions pas voulu parler pendant que le capital informait. Nos confrères n'ont pas imité notre silence prudent et s'occupent fort de ce nouveau temple d'amusement.

Aujourd'hui tout est arrêté; il n'y a donc plus d'inconvénient à vous édifier.

Le théâtre monstre s'appellera le *Colosseum*, et sera situé entre l'avenue de l'Impératrice et l'avenue d'Eyleau. Il contiendra dix mille personnes et ses portes s'ouvriront à huit heures du matin.

A huit heures du matin, vous avez bien lu.

Cela demande explication:

Le *Colosseum* ne sera pas un théâtre proprement dit, mais un lieu de plaisir contenant, outre tous les éléments de plaisir, cinq ou six théâtres, en commençant par *Guignol*, et en finissant à l'Opéra-ballet.

Il y aura cinq ou six représentations par jour, à des heures différentes.

La salle ne sera pas en carton-pierre, et les loges ne seront pas tendues de velours rouge.

Tous ces plaisirs seront distancés dans un immense et féérique jardin chaud dans l'hiver comme une serre du Jardin des Plantes, frais en été comme les bords de la Manche.

Tout cela n'explique pas l'ouverture des portes à huit heures du matin; voilà:

Il y aura dans le *Colosseum* une bibliothèque choisie et très-pourvue.

A côté de la bibliothèque, un cabinet de lecture, avec tous les journaux de Paris, des départements et de l'étranger. Le *Moniteur Sénonnais* voisinerait avec *l'Éclair* de Pondichéry, comme le *Tintamarre* avec le *Punch*, ou le *Petit Moniteur* avec *l'Invalide russe* ou le *Times*.

A côté du cabinet de lecture, des salles d'étude où les jeunes personnes de ce quartier aristocratique pourront suivre des cours préparatoires aux examens de la Ville.

A côté des salles d'étude, des salons de musique où les grands artistes se feront entendre pour faire apprécier leurs conseils.

A côté des salons de musique, un gymnase nouveau qui sera une véritable révolution.

A côté du gymnase, un manège.

Sans compter les jeux français et étrangers, depuis le croquet jusqu'au polo.

Il va sans dire que des restaurants et des buffets splendides, mais très-abordables, émailleront le *Colosseum*.

Ajoutez à cela des bals, des cercles, des fêtes de toutes sortes.

Considérez que pas une curiosité nouvelle n'apparaîtra ailleurs que là, et vous verrez que le succès est certain.

L'entrée pour la journée et la soirée sera fixée à un franc.

Seize heures de plaisir pour vingt sous! que dites-vous de cela?

Pendant que l'industrie privée trouve vingt mille mètres, deux hectares de terrain pour construire deux théâtres, *l'Hippodrome* et le *Colosseum*, le Théâtre-Lyrique promène lamentablement sa promesse de subvention en poche, cherchant piteusement un abri pour reposer ses notes futures. Vains efforts, tentatives inutiles!

Le Théâtre-Lyrique en arrive à regretter les trois cents mètres pas carrés dutout de la cave de M. Bischofsheim, où, après tout, à défaut de bravos, on pouvait récolter du salpêtre.

Mais voilà, on n'est jamais content de ce qu'on a!

Il y aurait cependant un moyen bien simple d'avoir un théâtre lyrique, si tant est qu'un théâtre lyrique soit nécessaire au bonheur de l'humanité.

Il s'agirait tout simplement de retirer la subvention.

Il est vrai qu'il faudrait également retirer celle de l'Opéra et celle de l'Opéra-Comique; la première, parce que l'Opéra fait trop; la seconde, parce que l'Opéra-Comique ne fait rien.

En retirant la subvention de ces théâtres, il serait de toute nécessité de les ranger au niveau des autres théâtres et de leur enlever le droit, je parle pour l'Opéra seulement, de conserver pendant l'éternité des chefs-d'œuvre qu'il ne jouera jamais.

Il y a longtemps qu'il y aurait un théâtre lyrique au Châtelet ou dans l'ancien théâtre qui portait ce nom, si l'on pouvait y jouer *Robert, la Juive, les Hu-*

guenots, la Reine de Chypre, le Duc d'Olonne, Sapho, Pierre de Médicis et mille autres.

Dira-t-on que cela ferait du tort à l'Opéra?

Ce serait absurde. Le prix infime des places éloignerait toute espèce de concurrence, et le peuple, qui commence à prendre goût à la musique, à la comprendre, irait plus volontiers entendre les douleurs de Lucie ou les indignations de Fernand que les turpitudes dont les cafés-concerts le régalaient.

Et quand bien même ce théâtre ferait une concurrence à l'Opéra, qu'est-ce que cela prouverait? Que l'Opéra n'a pas besoin de subvention, puisque l'Opéra populaire, livré à ses propres forces et dans des conditions relativement bien mauvaises, n'aurait pas lui-même de subvention.

Tout ceci est trop simple pour qu'il y ait quelque chance qu'on y songe; mais enfin le temps dira un jour le dernier mot de cette absurdité ruineuse, injuste et paralysante.

En attendant, le théâtre de la Renaissance, qui est admirablement mené, mais qui n'a pas la moindre subvention et qui se garderait bien d'en accepter une, va reprendre *les Porcherons*, un des plus jolis opéras-comiques du répertoire, la perle de Grisar.

J'ai eu l'honneur de voyager avec un bon vieux prêtre qui, pendant tout le voyage, m'a fait dresser les cheveux sur la tête; c'est à peine si je suis revenu de ma frayeur.

On parlait du projet de M. Fleury, un officier de la flotte, qui propose la construction d'un tunnel destiné à relier l'île d'Oléron à la France.

— Ah! les infortunés, s'est écrié le bon curé, où s'arrêteront-ils avec leur progrès, qui consiste uniquement à défaire ce qu'a fait Dieu?

Pourtant, monsieur le curé, lui dit son voisin, vous pouvez bien admettre que si Dieu a permis à Christophe Colomb de donner un monde au roi d'Espagne, il ne peut refuser à un brave officier de donner une petite île de 24 kilomètres de long à la République française.

— La République a cette île, répondit gravement le prêtre. Colomb donna un monde au roi catholique, mais Colomb n'alla pas pour cela fouiller les entrailles de la terre, il « alla devant lui, » suivant la parole de Dieu. Tenez, je ne suis pas savant, je ne suis qu'un pauvre desservant de campagne, depuis quarante ans je n'ai pas quitté mon trou; je m'occupe peu des choses de l'univers; pour moi, les bornes du monde sont les bornes qui séparent ma commune des communes voisines; mais en lisant parfois avec quelle aveugle fureur l'homme fouille la terre pour y chercher du charbon, pour y faire des tunnels, pour extraire les pierres qui ont fait des villes sur ces immenses trous, je me prends à avoir peur et je me dis qu'un jour il faudra, pour que l'œuvre de Dieu ne soit pas abîmée, que tous ces trous se bouchent et que les pierres reviennent à la place où le Créateur les avait mises. Sans compter que vos machines à vapeur qui vont jour et nuit et les canons qui font tout trembler aideront puissamment à remettre tout en place, et alors...

— Alors la fin du monde.

— Mon Dieu! je ne dis pas; mais peut-être quelques fières cités auront-elles le sort de Ninive ou de Sodome, et il faudra que l'humanité aille ailleurs tout recommencer et chercher la parole de Dieu jusqu'à ce que quelque imposteur ait retrouvé dans un tas d'ordures la mâchoire prétendue d'un animal préhistorique.

— Ainsi soit-il, fit le voisin.

Le prêtre ne répondit pas, mais je l'entendis murmurer:

— Que la volonté de Dieu soit faite.

J'ai repensé depuis à l'opinion de ce bon curé de campagne, et, malgré moi, il me semble que son raisonnement n'est pas d'une simplicité aussi grande qu'on pourrait le croire.

Je consulterai des savants.

JULES NORIAC.



PEINTURE. — *L'Annonciation aux bergers*, tableau de M. L. Comerre, élève de M. Cabanel.

LE DÉPART DES RÉSERVISTES

A l'heure où nous écrivons, tous les réservistes sont arrivés au poste qui leur avait été désigné et ont été répartis dans les dépôts d'instruction.

A Paris, le rendez-vous général avait été fixé, à onze heures du matin, aux endroits suivants : les réservistes ayant tiré au sort dans les 10^e, 19^e, 20^e arrondissements et dans les cantons de Pantin et de Saint-Denis, au poste-caserne n° 9, à la porte de La Chapelle-Saint-Denis; les réservistes ayant tiré au sort dans les 4^e, 7^e, 8^e, 9^e, 15^e, 16^e, 17^e, 18^e arrondissements et dans les cantons de Courbevoie et de Neuilly, au poste-caserne n° 8, près de la porte de Passy; ceux des 4^e, 5^e, 6^e, 13^e, 14^e arrondissements et des cantons de Sceaux et de Villejuif, au poste-caserne n° 12, près de la porte de Vanves; ceux des 2^e, 3^e, 11^e, 12^e arrondissements et des cantons de Charenton et de Vincennes, au poste-caserne n° 1, près de la porte de Charenton.

A Passy, les paletots étaient en majorité, à peine quelques blanchisseurs mêlent-ils à l'habit du fashionable la blancheur immaculée de leur blouse, deux zouaves, à l'allure casse-tout, ayant au bras une mignonne petite dame, font sensation dans la foule stationnant sur le chemin de ronde. Le désarroi n'est pas moins grand à l'entrée des palissades, — toujours les mêmes; — on se fait tirer un peu l'oreille pour entrer, par cette raison qu'on ne sort plus.

A onze heures et demie une escouade de cuirassiers à cheval défile au milieu des vivats des jeunes gens. A une heure, on est parvenu à grouper les dix-huit cents réservistes; on commence l'appel. Puis on leur annonce qu'il va leur être compté 1 fr. 25 pour leur repas, en attendant le départ, fixé à neuf heures. Ce sont les Normands qui auront l'honneur de recevoir ces jeunes soldats : Fa-

aise, Évreux, Épernay, Rouen, etc., sont les dépôts désignés, aussi les blanchisseurs font-ils résonner les échos du refrain de Thérèse :

C'est les Normands, m'a dit ma mère,
C'est les Normands qu'a conquis l'Angleterre.

Dependant le général de Geslin est arrivé. Quelques réservistes s'adressent à lui; et bientôt une décision, qui fait s'élever une exclamation joyeuse, est prise et connue. Les réservistes ont campo... jusqu'à huit heures un quart, heure à laquelle ils devront être réunis à la gare des marchandises du chemin de fer de l'Ouest. Et chacun, valise en main ou en bandoulière, gagne l'omnibus, son coupé, sa voiture ou les restaurants de Passy.

Cette journée, en quelque sorte préparatoire du service militaire, aura été pour beaucoup de jeunes réservistes l'occasion d'une réunion de famille ou d'amis, car nombre d'entre eux arrivaient escortés de parents ou de camarades. Les formalités à remplir n'étaient pas longues, du reste. Elles consistaient, pour chacun d'eux, à faire viser sa feuille de route et à s'informer de l'heure à laquelle on devait se trouver au chemin de fer pour partir. — v. v.



G. AVURE EN MÉDAILLE.
Berger cherchant l'inscription du passage des Thermopyles
par MM. Roty, élève de MM. Ponscarm et Dumont.

LES GRANDS-PRIX DE ROME

Les concours pour les grands-prix de Rome ont été, cette année, fort remarquables; la sculpture surtout a révélé de véritables artistes.

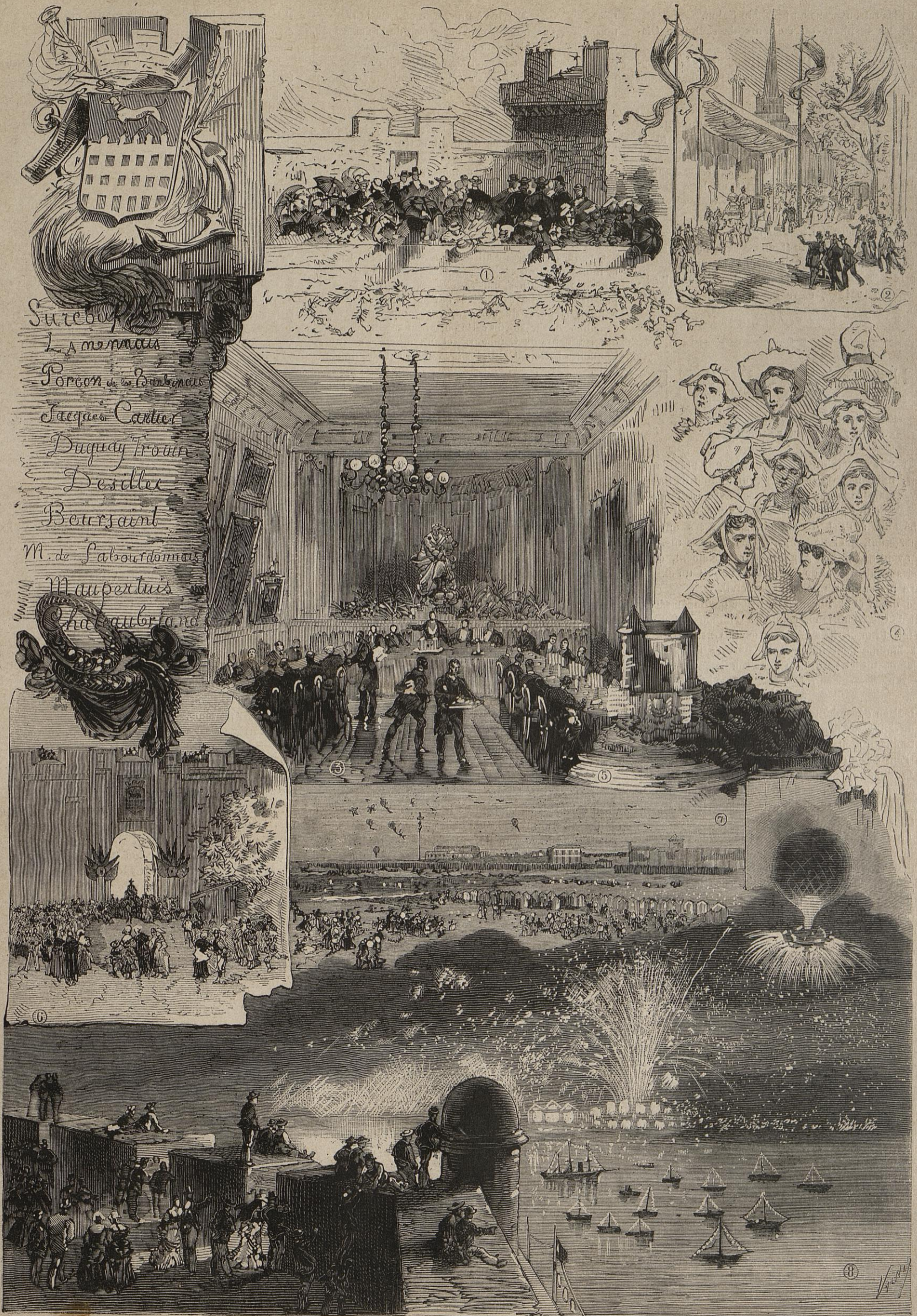
Voici la liste des lauréats :

Dans la section de peinture :
1^{er} grand-prix : M. Comerre;
2^e prix : M. Bastien Lepage;
3^e prix : M. Bellangé.



SCULPTURE. — *Homère chantant dans une ville d'Ionie*, bas-relief de M. Hugues, élève de MM. Dumont et Bonnassieux.

BEAUX-ARTS. — LES GRANDS-PRIX DE ROME.



1. La foule sur les remparts. — 2. Entrée de la sous-préfecture. — 3. Banquet. — 4. Types et coiffures du pays. — 5. Pièce montée du banquet. — 6. Porte Saint-Vincent. — 7. Les ballons. — 8. Feu d'artifice et fête vénitienne.

SAINT-MALO. — Les fêtes de l'inauguration de la statue de Chateaubriand. — (Dessin de M. Valnay, d'après les croquis de M. Scott, notre envoyé spécial.)

Nous les retrouverons au prochain Salon.

Voici les résultats du concours de sculpture (*Homére*) :

1^{er} grand-prix : M. Hugues (Dominique-Jean-Baptiste), né à Marseille le 13 avril 1849, élève de Dumont et Bonnassieux ;

1^{er} second grand-prix : M. Perrin (Mamert-Jacques), né le 30 juillet 1847, à Lyon, élève de M. Dumont.

2^e second grand-prix : M. Fayel (Léon), né le 19 janvier 1851, à Valenciennes, élève de Cavalier.

Dans le concours de gravure en médaille pour le grand-prix, les candidats sont restés en loge quatre-vingt-seize jours consécutifs, dimanches et fêtes exceptés. Le sujet du concours était un *Berger cherchant l'inscription du passage des Thermopyles*.

1^{er} grand-prix : M. Roly (Louis-Oscar), né à Paris, le 12 janvier 1856, élève de Ponscarm et Dumont ;

2^e prix : M. Patey (Henri-Antoine-Jules), né à Paris, le 10 septembre 1856, élève de Chapelin, Jouffroy et Chapu.

CHATEAUBRIAND

LES FÊTES DE SAINT-MALO

LE 4 septembre 1768, l'année qui précéda la naissance de Bonaparte, une dame de Saint-Malo se promenait en mer avec sa famille. Elle fut prise de douleurs si vives, qu'il fallut la débarquer à l'îlot du Grand-Bé, d'où ses amis la transportèrent, quelque temps après, dans sa maison.

Là, avant qu'elle pût gagner son appartement, dans la modeste cuisine qui en dépendait, naquit un enfant du sexe masculin, comme dit l'état civil.

Cette dame était Suzanne de Bédée de Bonétardais, femme de Chateaubriand, comte de Combourg. Cet enfant était François-René-Auguste de CHATEAUBRIAND, le grand homme dont on vient d'inaugurer la statue et qui, depuis juillet 1848, dort dans son berceau, dont il a fait sa tombe, sur ce même îlot du *Grand-Bé* (grande tombe).

La maison dépendant de l'hôtel de France, où naquit l'auteur d'*Atala*, s'élève derrière la statue. Par un sentiment délicat, dont il faut savoir gré au conseil municipal, l'entrée de cette chambre est aujourd'hui publique. On n'imagine point le nombre des pèlerins qui en ont franchi, la semaine dernière, la porte surmontée des armes de Chateaubriand avec cette devise : « *Mon sang teint les bannières de France.* »

C'est à quarante cinq kilomètres de Saint-Malo, par la ligne qui relie cette ville à Rennes, que se trouve le château de Combourg, où Chateaubriand grandit au milieu des bois, au bruit des tempêtes, sous la dure autorité de son père.

La route est tantôt triste et mélancolique, lorsqu'elle traverse des landes à la maigre végétation nourrissant des vaches étiées ; tantôt riante, lorsque, bordant l'île, elle parcourt de jolies prairies bordées de haies.

Combourg est à dix minutes de la gare. Un omnibus y conduit. Ah ! l'affreuse bourgade ! Voici ce qu'en dit Young, l'auteur des *Nuits*... et le tableau n'est pas chargé :

« La ville de Combourg est une des places les plus sales que l'on puisse voir : des maisons de terre sans vitres, et un pavé si rompu qu'il arrête les passagers. Cependant, il s'y trouve un château, et il est même habité. Qui est ce M. de Chateaubriand, propriétaire de cette habitation, qui a des nerfs assez forts pour résister à tant d'ordures et de pauvreté ? Au-dessous de ce hideux amas de masures est un beau lac environné d'enclos bien boisés. »

Maintenant, le « lac tranquille » est assez marécageux, les lavandières y blanchissent leur linge et le trop-plein de ses eaux fait tourner un moulin. Un petit pavillon, qui s'élève près du bord, entre les roseaux, vit souvent songer René adolescent.

En traversant la grande rue, on peut admirer le clocher de l'église de Combourg : c'est une tour surmontée d'une flèche en pierre, à jours, avec clochetons, et d'une admirable légèreté.

Pour visiter le château, il faut s'adresser à un huissier de la ville, M. Rian ou Ronault, qui en garde les clefs et demeure près de la mairie. Une petite Bretonne

m'accompagne. J'arrive à une porte cintrée, je traverse un enclos, puis une seconde porte près de l'ancien logis du garde. Ici, je laisse la parole à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, qui a magistralement dépeint la demeure paternelle ; on fait bien de répéter ce qu'on ne saurait mieux dire :

« Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à machicoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux, surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron, roide et droit, de vingt-deux marches, sans rampes, sans garde-fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine. Au-dessus de cette porte, on voyait les armes des seigneurs de Combourg, et les taillades à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

Du perron, l'on pénètre dans un vestibule sonore, à voûte ogive, et, de ce vestibule, dans une petite cour intérieure.

De cette cour on entrait dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues.

Le perron faisait face au nord-ouest. Quand on était assis sur le diazome de ce perron, on avait devant soi la cour verte, et, au delà de cette cour, un potager étendu entre deux futaies : l'une, à droite, s'appelait le *Petit-Mail*, l'autre, à gauche, le *Grand-Mail*.

M^{me} de Sévigné, presque une voisine de campagne, en vantait les beaux ombrages.

Qu'ajouterai-je à cette description, si minutieusement exacte, du grand artiste ? peu de choses. Les chambres, celle du poète, la salle des chevaliers, etc., sont dans le plus grand délabrement et à peine ornées de quelques meubles en acajou et velours d'Utrecht, de la plus vilaine époque de la Restauration. Tout sent l'abandon, la tristesse, mais on l'aime mieux ainsi. Le manoir désolé semble le tombeau vide d'une famille éteinte et dispersée. Les armes des seigneurs de Combourg, dont la juridiction s'étendait sur trente paroisses, ont disparu de la courtine, sans doute durant la Révolution. Il pousse du sarrasin dans le jardin complanté de pommiers, les mails sont des champs et les fossés privés d'eau voient pousser un inextricable fouillis de verdure où nichent des myriades de petits oiseaux.

Le Grand-Bey — ou Bé, suivant l'orthographe adoptée par Chateaubriand — est une masse de rochers couverte de varech qui émerge de la pleine mer à quelques centaines de mètres des remparts de Saint-Malo.

A marée basse, on peut s'y rendre à pied sec en franchissant une grève de sable fin où la vague a laissé des goémons roses et des algues fines comme les cheveux verts des néréides. Après quelques minutes de marche on commence à escalader les premiers rochers du Grand-Bé, qui présente du côté de Saint-Malo une montée relativement assez douce. Au sommet du monticule, on se trouve arrêté par des murs en ruine, crevés çà et là par des brèches, émettant leurs pierres sur la dune. Ce sont les ruines d'un ancien fort. On côtoie ces ruines pour les tourner. Peu à peu, le chemin qui va toujours en montant se rétrécit. Bientôt on se trouve dans un véritable sentier de chèvres, ayant à sa gauche une pente au bas de laquelle la mer plaque éternellement ses vagues, et à droite le fort abandonné. Quelques pas encore, un tournant brusque, et le tombeau de Chateaubriand est devant vous.

La tombe de l'auteur des *Martyrs* est des plus simples. Elle se compose d'une simple croix de granit sur une dalle en granit aussi. Autour du monument, une grille de fer à hauteur d'appui. Pas de nom sur la pierre, pas de date ; mais ce monument, dont les détails sont si modestes, emprunte à sa position une majesté sans égale. C'est sur la crête même du Grand-Bé, frôlant l'arête de la roche, que la tombe a été placée. La croix domine l'abîme. Le rocher à pic sur lequel elle s'élève est haut d'une centaine de pieds. Il présente une surface noire et luisante, comme une coulée de lave mouillée. L'effet de ces pierres tristes est indicible.

Il semble que le Grand Bé ait tenu à prendre le deuil du poète et qu'il ait revêtu la tenture noire des cérémonies funèbres. *Sunt lacrymæ rerum.*

La vue que l'on découvre de l'endroit où s'élève la tombe de Chateaubriand est admirable. On a devant soi la pleine mer, semée çà et là d'îlots ou plutôt de récifs bastionnés. On découvre au loin les phares et les bouées qui indiquent l'entrée du port de Saint-Malo-Saint-Servan. L'horizon est immense ; horizon formé de tous les bleus, du gris bleu de la mer et du bleu tendre du ciel.

La place au milieu de laquelle s'élève la nouvelle statue de Chateaubriand était célèbre longtemps avant d'avoir été illustrée par la double naissance de l'auteur du *Génie du christianisme* (1768) et de Lamennais (1782).

À l'ouest, en effet, à l'angle de la rue Saint-Thomas, se dresse le château de la reine Anne, qui, depuis plus de trois siècles, est quotidiennement visité. Au nord, la porte Saint-Vincent, ouvrant sur le « sillon », langue de terre qui relie à la terre ferme le rocher de Saint-Malo.

À l'est, ces fameux remparts pour la construction desquels, à l'époque de nos luttes contre la Hollande, les négociants de Saint-Malo prêtèrent douze millions au Trésor public.

Au midi, les vieilles maisons au style armoricain que traverse la rue Saint-Vincent. Entre le château de la reine Anne et l'ancienne maison de Chateaubriand est percée la porte Saint-Thomas, par laquelle on se rend au tombeau du héros de cette fête, creusé, comme on sait, dans le roc du Grand-Bé.

Nous n'entreprendrons pas de raconter par le menu les fêtes qui ont accompagné l'inauguration de la belle œuvre d'Aimé Millet.

Saint-Malo était rempli de visiteurs, accourus de toute la Bretagne. Les costumes des cinq départements se reconnaissaient dans la foule qui remplissait les rues. Tous les hôtels regorgeaient de voyageurs. Presque toutes les maisons étaient pavées.

À midi, affluence énorme devant l'hôtel de ville. Le préfet et le conseil municipal ont reçu les invités, en tête desquels étaient MM. Camille Doucet, Caro, Patin et Paul Féval. Tous les députés du département étaient également présents.

Le cortège s'est rendu à la cathédrale, où a été célébrée une messe à la mémoire de Chateaubriand.

Pendant le service divin, la musique municipale et la musique du 47^e de ligne ont alternativement fait entendre plusieurs morceaux.

Après la cérémonie religieuse, le cortège s'est dirigé vers la place Saint-Vincent, qui portera désormais le nom de place Chateaubriand.

La statue de l'illustre Breton tourne le dos à sa maison et semble accueillir ses visiteurs. Quand le voile qui la recouvrait est tombé, un murmure de satisfaction a couru dans la foule, et une Société chorale a entonné la romance bien connue : *Combien j'ai douce souvenance*, qui était accompagnée à grand orchestre.

Après une courte allocution du maire, M. Camille Doucet et M. le duc de Noailles ont retracé la vie de Chateaubriand.

M. Paul Féval a pris ensuite la parole au nom de la Société des gens de lettres.

Par intervalles, pendant cette cérémonie, des salves d'artillerie se faisaient entendre en rade, tirées par le *Faon*, aviso de l'État.

La fête populaire a commencé à quatre heures. On a lancé des ballons ; il y a eu des jeux, mâts de Cocagne et autres. On ne pouvait plus circuler sur certains points de Saint-Malo. En ce moment près de deux cents personnes sont réunies dans un grand banquet donné à l'hôtel de ville et que préside le sous-préfet M. le baron Huard.

Dans le port avait lieu, le soir, une fête vénitienne, par un temps splendide.

Au banquet offert à l'hôtel de ville, des toasts ont été portés par le maire, le préfet, M. Delpon ; M. Desjardins, recteur de l'Académie de Douai, a parlé au nom du ministre de l'instruction publique et a été fort applaudi. MM. Bachasson, conseiller municipal, ancien receveur des finances, et M. de Chateaubriand, ont aussi prononcé des discours fort applaudis, ainsi que MM. Caro, de l'Académie française, et Sauzet, de l'Académie des belles lettres.

Les rues et les quais étaient illuminés.

Le lendemain, un grand bal réunissait les autorités et les invités.

Pour extraits : V.-F. M.

Un journal hebdomadaire a ses exigences; nous ne répéterons donc pas les discours prononcés aux fêtes de Saint-Malo et publiés déjà par nos confrères quotidiens; mais nous croyons devoir reproduire les beaux vers qu'un poète de talent et de cœur, M. L. Neveu, l'heureux traducteur d'Horace, déposa, il y a vingt-sept ans, sur la tombe de l'auteur des *Martyrs* :

Chateaubriand n'est plus .. ainsi va toute gloire;
Un berceau .. le travail .. un sépulchre... et l'his oire.
Ce poète aussi grand qu'il fut grand citoyen,
Le voici là .. muet... La mort n'épargne rien,
Nul ne soustrait son sort à ses voiles funèbres;
De ce qui fut lumière, elle fait des ténèbres;
Quels que soient les épis sur le champ du destin,
L'aveide moissonneur fauche soir et matin.

Voyez-vous ce rocher, géant de l'Armorique,
Projetant sur les flots son ombre fantastique,
Écueil aérien par les ans surplombé.
Cet aigle de granit s'appelle le grand Bè,
Monument de grandeur, de mystère et de vague;
Il regarde les cieux. A ses pieds meurt la vague;
Arrête, voyageur! .. arrête, car c'est là
Qu'est venu s'endormir le chantre d'Atala.
Arrête! .. sur sa tombe, immortelle ruine,
L'ombre du vieil Aubry comme un palmier s'incline,
Rene laisse tomber ses chastes pleurs d'amour,
Beaux rêves amassés et perdus en un jour,
Et près des fers, brisé de son long esclavage,
Là le dernier Abencerrage
Se prosterne et s'écrie : « Allah, paix au tombeau. »
Mais un ange, un ange plus beau
Que ceux dont le poète illumina son prisme,
Son ombre s'inclinant sur l'isthme,
Dit au fier Océan : « Que de fois ta fureur,
Loin de troubler ma veille, en calma la douleur.
J'ai vu ta grande voix, je viens l'entendre encore;
Rafraîchis mon tombeau des pleurs de mon aurore.
Rends-moi parfois le bruit de ces joyeux galets
Que sous mes pieds d'enfant sur ces bords tu roulais.
Océan, prends pitié de ma tombe plaintive,
Et que rien ne ruppelle au repos où j'arrive
Ces sombres ouragans qui m'ont fait tant de deuil,
Ces grondantes clameurs de révolte et d'orgueil,
Tous ces grands mâts brisés par le vent des orages,
Sous d'implacables nuits sans étoile aux naufrages. »

L'aigle, du haut de son rocher,
S'inspirant aux accords des harpes séraphiques,
Emprunte aux rossignols ses notes harmoniques
Que les autres oiseaux s'épuisent à chercher.
Puis, mêlant un bruit d'ailes à cette mélodie
Des printemps parfumés, forte et douce magie,
Il lance par le monde un cri retentissant,
Qui du christianisme enfante le génie.

Et savez-vous qu'alors c'était un grand esprit
Que renier le ciel... On s'éleve, on grandit,
On ne croit plus à rien... Croit-on même à sa mère?
Les siècles vont si vite! .. En sa douleur amère,
En sa noble pitié, le chantre des Martyrs,
Comme un baume à nos maux applique ses soupirs.

Quand l'incrédulité se penchait sur l'abîme,
Il la saisit au front, et d'un geste sublime
Ramenant ses regards vers la voûte des cieux,
Sur les coteaux rians, sur les clochers pieux,
Sur ces milliers d'épis qui dans les grandes plaines
S'inclinent au contact des grandes haleines,
Sur ces fleurs, sur ces fruits, sur ce doux nid d'oiseau,
Sur la femme endormant son enfant au berceau,
Sur ces longs flots de mer expirant sur la grève,
Sur ce soleil qu'un doigt pousse, abaisse et relève,
Il lui dit : Qu'est cela? Partout demande, vois...
Et puis courbe ton front... incrédule, crois!
Va-t-il se reposer sur cette œuvre immortelle?
Non, le génie est là qui sans cesse l'appelle;
Non pour cette âme, phare, il n'est pas d'horizon.
Le poète rêvait sur quelque rude plage,
Tout à coup il se dresse : un étrange mirage
Vient d'offrir à ses yeux une crèche, un berceau,
L'aurole du Christ, sa croix et son tombeau.
Il saisit à l'instant le bâton des voyages,
Et du Meschacébé, côtoyant les rivages,
On laissant au désert l'empreinte de ses pas,
Il marche... il marche encor... l'oasis est là-bas;
C'est là qu'est le tombeau dont la grande mémoire
Depuis dix-neuf cents ans a traversé l'histoire;
Sous les langes de Bethléem,
Sous la croix de Jerusalem,
Aussi le voyons-nous, pèlerin d'un autre âge,
Pauvre comme un berger, opulent comme un mage,
Sur cet humble berceau déposer ses serments,
Et sur le tronc flétri de l'arbre sautaire
De son immense foi semer les diamants.
Nous qui n'avons jamais renié le mystère
Nous te disons merci pour ton Itinéraire.
Barde, merci pour toi, dont l'art délicieux
Sut réconcilier la terre avec les cieux.

Évoquerai-je ta romance?
Combien j'ai douce souvenance,
Pleur sacré d'un cœur aux abois,
Que je t'ai vu briller de fois!

Que de fois au foyer de la verte chaumière
Ce doux chant d'exilé se fit douce prière!
Mais ces temps sont passés... espoir ou souvenir
Quand vous n'êtes plus rien... heureux qui peut mourir!
Et tu reposes là! .. sur l'Océan qui gronde,
Toi qui fus l'un des grands parmi les grands du monde!
Là, tu dis au passant : « Vivant, je n'étais rien;
Mort, je suis devant Dieu! .. Là, repose un chrétien. »

LÉONARD NEVEU.

COURRIER DU PALAIS

Il est bien convenu maintenant, je crois, que je n'ai plus à faire chaque année la tirade obligée sur les vacances judiciaires : le silence qui se fait au Palais pour deux mois, les vieux avocats qui vont se reposer dans leurs terres, les vieux avocats occupés qui se rendent aux bains de mer, qui prennent le fusil et le carnier, les jeunes avocats qui visitent leurs parents de province, les très-jeunes avocats qui restent précisément pour plaider les affaires urgentes et qui ne veulent pas manquer cette occasion de faire entendre leur voix, les barbes et les moustaches qui poussent effrontément, les reporters judiciaires qui se promènent mélancoliquement dans la salle des Pas-Perdus, les habitués des audiences qui ont le spleen... Enfin, la description cent fois faite déjà et qu'il serait de mauvais goût de renouveler!

C'est l'époque, vous le savez, lecteurs, où je vais chercher mes causes le plus loin possible; aussi vous n'en êtes plus à vous étonner de mes courses vagabondes. Pour le moment, je suis en Algérie, si vous le voulez bien, et je vais vous faire faire la connaissance d'un criminel arabe qui m'a paru avoir acquis, dans ses voyages forcés en France, une certaine dose de civilisation. La couleur locale ne manque pas au procès. D'abord l'accusé est le fils d'un marabout descendant du Prophète. Si-ben-Ali-si-Habeb-ben-Mansour, est accusé d'avoir égorgé, éventré une femme et ses deux petites filles, et déjà il avait été condamné, pour un crime de même nature, à cinq ans de travaux forcés; c'est à Nîmes qu'il avait subi sa peine! Ce meurtrier n'a rien perdu de son orgueil sur le banc d'infamie, et il explique avec une emphase tout orientale quelle est sa noble origine : il descend du Prophète, il est fils de roi; à une époque qui se perd dans la nuit des temps, quand il y avait des roi d'Oran : son ancêtre couronné, en levant son bâton, avait fait jaillir de ce sol aride une rivière qui ne s'est jamais tarie. Plus tard, un siècle ou deux après peut-être, l'usurpateur régnant, ayant donné l'ordre de chasser du pays le dernier représentant proscrit de cette noble race, mourut sur-le-champ et d'une façon mystérieuse. Il n'est pas de miracle qui n'ait été accompli par le Prophète en faveur de cette postérité de vrais croyants. Ali-ben-Mansour semble persuadé que cette protection ne lui manquera pas, et que, s'il est condamné, quelque cataclysme va le venger de ses juges. Quand l'honorable magistrat qui présidait la cour d'assises d'Oran lui rappelle les circonstances horribles et odieuses du triple meurtre qui lui est reproché, Ali-ben-Mansour répond gravement : « En vérité, cela me semble bien étrange; » ou bien : « Ce n'est pas là mon affaire; » ou encore : « Vraiment, cela n'est pas croyable! » — Mais voici un témoin qui vous a vu suivre cette malheureuse femme. — C'est un faux témoin! — Mais pourquoi mentirait-il? — Parce qu'il m'en veut; il négligeait la prière et je lui ai fait des observations à ce sujet. — Mais en voici un autre qui vous a vu briser la tête de la plus jeune enfant. — C'est un berger voleur dont je connais trop les méfaits. — Mais la mère a survécu à ses blessures assez longtemps pour vous accuser. — Elle était mourante et ne pouvait savoir ce qu'elle disait. — Mais le taleb en compagnie duquel vous dites avoir passé la journée du crime vous donne un démenti formel. — C'est étonnant qu'il se trompe ainsi! — Mais vos vêtements étaient couverts de sang. — J'ai l'habitude de me frotter les gencives avec un coin quelconque de mes habits, et voyez!

Avec le plus grand calme du monde, Ali-ben-Mansour se frotte les gencives et montre une légère tache de sang; voilà comment il explique la présence de plaques sanglantes d'un mètre carré qui ont traversé l'étoffe. Le marabout, fils du Prophète, est condamné à la peine capitale; la cour de cassation vient de rejeter son pourvoi; il est donc grand temps que son protecteur et ancêtre Mahomet intervienne.

Pendant que j'écoutais ces débats avec la plus consciencieuse bonne foi, l'audience de la 5^e chambre du tribunal civil statuait sur une cause parfaitement originale. M. Osiris Isfla s'est fait photographier en toréador, puis en guide pyrénéen, puis en majo espagnol. Comment ce détail de la vie quasi intime parvient-il à notre connaissance? C'est parce que M^{lle} Ernestine Philippain, artiste peintre, produit ces photographies et soutient qu'elles lui ont été remises par M. Osiris Isfla, afin qu'elle s'en inspirât pour faire son portrait; prix convenu : 5,000 francs, que M. Osiris Isfla se refuse à payer. Quand on paye un portrait ce prix-là, au moins veut-on qu'il offre une certaine ressemblance, et M. Osiris Isfla soutient qu'il n'a rien commandé et que ce portrait a été fait, sinon contre sa volonté, du moins à son insu. Le fait est que payer 5,000 francs un portrait que l'on n'a pas demandé et qui ressemble à votre voisin, c'est... raide! Le tribunal a décidé qu'il n'était pas justifié d'une commande et que M. Osiris ne devait rien à M^{lle} Ernestine Philippain, d'autant plus que les toiles restent à l'artiste, M. Osiris s'étant bien gardé de les prendre.

Le 1^{er} conseil de guerre maritime, séant à Toulon, a rendu son jugement dans l'affaire de l'abordage de l'avis à vapeur le *Forfait*, coulé en mer par suite d'un abordage avec la corvette la *Jeanne-d'Arc*. Le *Monde illustré* vous a fait connaître les circonstances de ce désastre, je n'ai donc plus à y revenir. Le commandant Viville a été acquitté à l'unanimité, et comme les jugements des conseils de guerre ne sont pas motivés, je ne puis mieux vous faire connaître la physionomie de ce débat, ou plutôt de cette enquête, qu'en reproduisant les touchantes paroles adressées au commandant Viville par M. le contre-amiral de Surville, président du conseil :

« Commandant, lui a-t-il dit après le prononcé du jugement, une fausse appréciation de distance vous a fait commettre une erreur de manœuvre que vous avez loyalement reconnue. Le conseil a trouvé que ni les termes ni les sévérités de la loi ne pouvaient s'appliquer à un officier dont le passé n'a été qu'un témoignage constant de capacité, de zèle et de dévouement.

« Ce qui l'a surtout bien disposé en votre faveur, c'est la franchise de vos déclarations et votre attitude dans les débats, c'est le courage et le sang-froid dont vous avez fait preuve après l'abordage. Non-seulement vous avez sauvé tout votre équipage par vos habiles dispositions, mais encore vous n'avez consenti à vous séparer de votre navire qu'au moment où il disparaissait, donnant ainsi l'exemple du devoir le plus scrupuleusement accompli.

« L'admiration que l'escadre entière a éprouvée pour votre conduite dans cette agonie de votre bâtiment, la sympathie que vos chefs et vos camarades n'ont cessé de vous témoigner traçaient, du reste, au conseil la voie qu'il devait suivre; il ne pouvait que sanctionner le jugement anticipé de tous les marins. Reprenez donc avec confiance votre place parmi nos officiers.

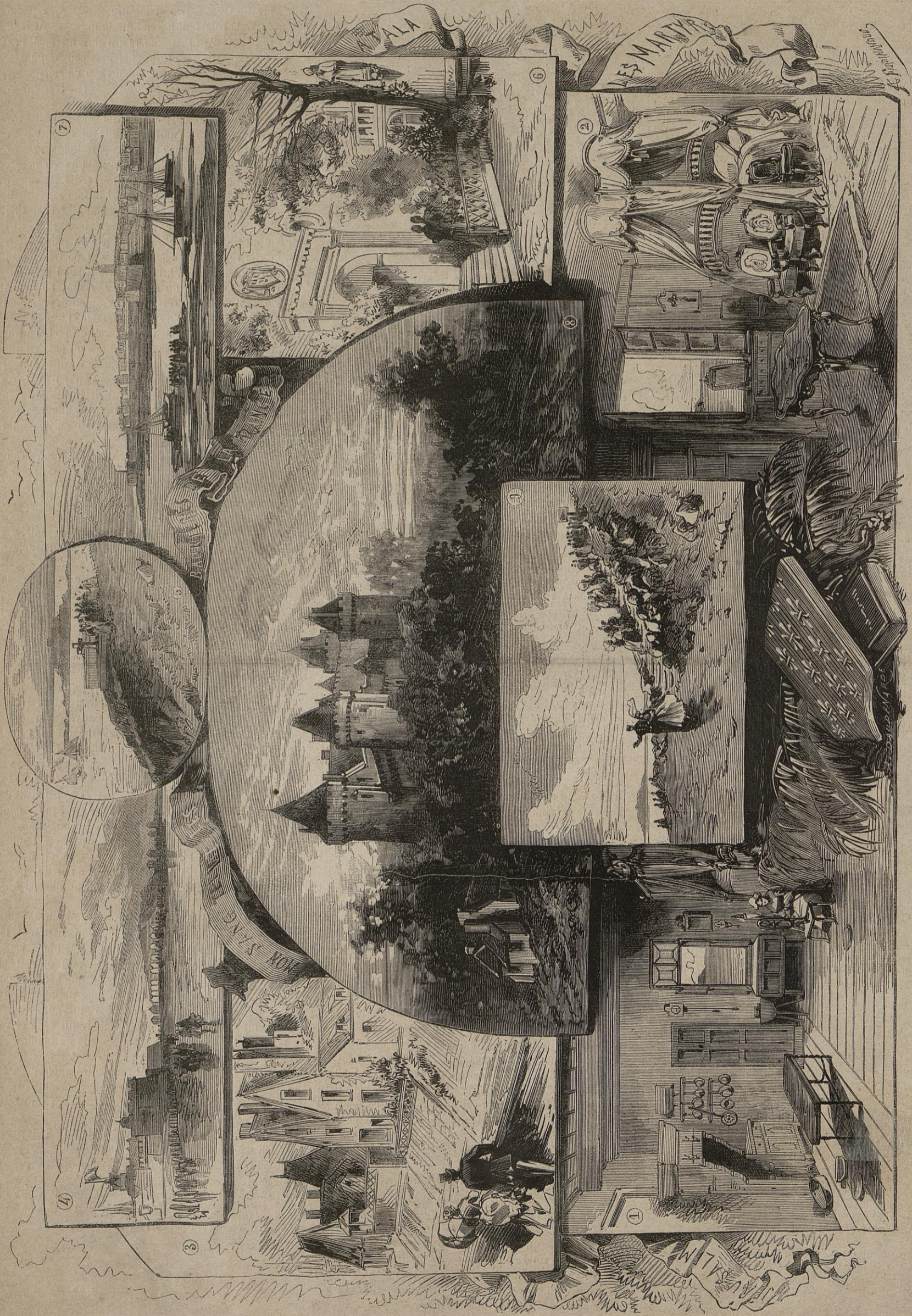
« Quant à moi, qui ai été votre chef, qui vous ai vu à l'œuvre, qui connais vos qualités comme homme et comme marin, il m'est particulièrement agréable de vous rendre votre arme, d'affirmer ainsi publiquement que vous êtes digne de la porter et que vous saurez vous en servir, comme vous l'avez toujours fait, pour votre honneur et celui de la marine. »

L'émotion a été grande pendant toute cette audience, mais la solennité du débat comprimait toute expansion.

A coup sûr, le commandant Viville n'était pas le plus ému.

Douloureux événement, sans doute, que la perte de ce beau navire, mais au moins on peut dire une fois de plus : « Tout est perdu fors l'honneur! »

PETIT-JEAN.



1. Chambre où est né Chateaubriand. — 2. La chambre de l'hôtel de France. — 3. Maison natale. — 4. Plage de Saint-Malo. — 5. Le tombeau. — 6. Cour et entrée de la maison. — 7. Saint-Malo vu au large. — 8. Château de Combourg. — 9. Les pèlerins.

SAINT-MALO et COMBOURG, résidences de Chateaubriand. — (Desin de M. Ferdinandus, d'après les croquis de M. Scott, notre envoyé spécial.)



ESPAGNE. — Reddition de la Seo de Urgel. — Défilé de la garnison carliste avec les honneurs de la guerre. — (Dessin de M. Viège, d'après le croquis de notre correspondant.)

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 37. — *Quel est le rapport de l'Histoire et de la Légende, considérées au point de vue des types populaires, tels que la Fornarine, Marie Stuart, Fleurette la Béarnaise, Guillaume Tell, etc., etc.?*

(suite)

Lettre de M. MAURICE M... (Versailles) :

... Permettez-moi de me joindre à vos correspondants, et d'ajouter quelques lignes qui m'ont semblé pouvoir entrer dans le cadre d'une question générale.

Le *Dictionnaire critique* de M. Jal contient un document duquel il résulte qu'une grande partie de l'équipage du *Vengeur* a succombé en combattant, et que, au moment où le *Vengeur* sombra, on a pu sauver un grand nombre de ceux qui avaient échappé à la mort. Le reste fut englouti. Ce document est signé par les officiers du *Vengeur* recueillis par les navires anglais.

En même temps, je vous adresse une note sur la question n° 35, relative à *Fleurette la Béarnaise*, le premier amour du roi Henri IV. La légende la fait mourir à quinze ans, noyée dans le bassin d'une fontaine. La chronique exhume ces deux lignes d'un vieux manuscrit trouvé à Nérac :

« Ce jourd'hui est décédée Fleurette, jardinière du roy, âgée de cinquante-neuf ans. »

Il y a loin de là à la mort d'Ophélie.

D'ailleurs, les créations imaginaires elles-mêmes n'échappent pas toutes à la critique inexorable. Ainsi, la *Marguerite de Faust*, de Goethe, si poétique dans le tableau d'Ary Scheffer, n'est en réalité dans le poème qu'une forte fille rougeaude, qui a un frère soldat, et rien ne s'oppose à l'idée naturelle de la voir manger de la choucroute et boire de la bière. Aujourd'hui, Faust ne serait pas assez instruit pour passer un examen de bachelier ès sciences, et Méphistophélès semble aussi banal qu'un confident de tragédie. Il ne trouve rien de mieux, pour séduire Marguerite, que de lui offrir des bijoux, procédé aussi primitif que celui de don Juan proposant à toutes ses victimes le mariage comme entrée de jeu.

On irait loin sur ce chemin, et je m'arrête ici.

QUESTION N° 49. — *Quel est le caractère historique des deux illustres charlatans du XVIII^e siècle, CAGLIOSTRO et le COMTE DE SAINT-GERMAIN?*

CAGLIOSTRO

Lettre signée : UN BÉNÉDICTIN.

On ne connaît guère que la légende merveilleuse de ces illustres aventuriers, popularisée par les romans d'Alexandre Dumas : *les Mémoires d'un médecin* (Joseph Balsamo), *le Collier de la Reine et Ange Pitou*. Dans ces ouvrages d'imagination, les deux figures du *comte de Saint-Germain* et de *Cagliostro* sont fondées en un type unique. Ce qu'on sait de leur histoire est obscur, comme si le mystère dont ils s'entouraient les enveloppait encore. Cependant il existe des documents historiques, et, malgré leur longueur, je vous envoie les fragments suivants. C'est un récit extrait du *Voyage de Goethe à Palerme* :

« Il faut maintenant que je rende compte aux amis d'une aventure qui m'a préoccupé depuis mon arrivée, et que je viens de couler à fond.

A la table d'hôte où je dînai avec mon compagnon de voyage, on parlait d'un certain *Joseph Balsamo*, né à Palerme, d'où il s'était fait chasser à la suite de quelques escroqueries. Quoiqu'on l'ait perdu de vue depuis cette époque, on croit, généralement, que ce Balsamo est le même charlatan audacieux, devenu célèbre sous le nom de *Comte Cagliostro*. Je m'empressai de demander ce qui pouvait avoir donné lieu à une pareille opinion. Un des convives me répondit que le portrait de Cagliostro étant venu à Palerme, comme dans toutes les autres villes d'Europe quelques personnes y avaient reconnu les traits de Joseph Balsamo. Puis il ajouta judicieusement que cette circonstance aurait à peine suffi pour faire naître quelques vagues soupçons, si le ministère français n'avait pas chargé un avocat de Palerme d'établir la généalogie de ce Balsamo, et d'y joindre un mémoire contenant tous les renseignements qu'on pourrait se procurer sur son compte. Comme j'exprimais le désir de voir cet avocat, mon aimable convive me promit de m'y conduire dès le lendemain, et il tint parole.

L'avocat nous reçut avec beaucoup de bienveillance.

Ayant déjà envoyé à Paris la généalogie et le mémoire, il voulut bien me confier, pour quelques jours, la copie légale de ces documents, qu'il a gardés pour le cas où il pourrait en avoir besoin. Voici l'extrait que j'en ai fait :

Joseph Balsamo, né à Palerme, dans les premiers jours de juin 1743, eut pour marraine une sœur de sa grand-mère du côté paternel, et mariée à un nommé Joseph Cagliostro, des environs de Messine. Cette marraine et grand'tante lui donna le nom de baptême de son mari, ce qui, sans doute, lui a suggéré, plus tard, l'idée d'en prendre également le nom de famille. Son père, Pierre Balsamo, libraire à Palerme, mourut à quarante-cinq ans, et laissa sa veuve presque sans ressources et avec deux enfants, c'est-à-dire le jeune Joseph et une fille nommée Jeanne. Jeanne épousa un nommé Baptiste Capitumino. Après avoir eu trois enfants, elle aussi perdit son mari; et comme elle était déjà chargée de sa mère, qui vit encore, elle se trouve aujourd'hui dans un état voisin de la misère.

Revenons maintenant à Joseph Balsamo. Dès son adolescence, il prit l'habit des frères de la Miséricorde, ordre spécialement destiné à soigner les malades. La vivacité de son esprit et sa grande aptitude pour la médecine l'avaient d'abord fait remarquer favorablement, mais les révérends frères n'en furent pas moins forcés de le chasser, à cause de son inconduite. Pour se procurer des moyens d'existence, il commença par se faire magicien et chercheur de trésors. Tout en exerçant ce métier, il eut recours à la facilité avec laquelle il imitait toutes les écritures, pour falsifier d'anciens documents et en fabriquer de faux. Un de ces documents donna lieu à un procès fort grave; il y fut inculpé et jeté en prison, et comme il trouva moyen de s'échapper, il fut jugé par contumace.

Le fugitif parcourut d'abord la Calabre, puis il se rendit à Rome, où il épousa la fille d'un fabricant de ceintures. Après ce mariage, il partit avec sa femme pour Naples, prit le nom du marquis de Pellegrini, et poussa l'audace jusqu'à revenir à Palerme sous ce nom supposé. Là, il fit la connaissance d'un jeune prince sicilien, doué d'une grande force corporelle et d'un caractère violent dont il n'avait jamais cherché à modérer les emportements, parce que sa grande richesse et sa qualité de fils d'un seigneur qui occupait une des premières charges à la cour de Naples, le mettaient au-dessus des lois.

Dona Lorenza, c'était le nom de la femme de Balsamo, captiva la bienveillance de ce prince, au point qu'il se déclara hautement et publiquement le protecteur du couple étranger. Le prétendu marquis, cependant, ne tarda pas à être reconnu, et l'avocat du propriétaire que la fabrication du faux document menaçait de la perte d'un beau domaine, le fit jeter en prison. Le prince exigea que l'on mit aussitôt son protégé en liberté.

Rendu furieux par les obstacles qu'on lui opposait, il courut chez le président, et comme l'avocat du poursuivant se trouvait justement dans l'antichambre, il le menaça de le battre, s'il ne consentait pas à l'instant même à l'élargissement du marquis. L'avocat eut le courage de refuser; alors le prince le saisit à la gorge, le foula sous ses pieds, et il l'eût étranglé, si le président, attiré par le bruit, ne fût arrivé à son secours.

Ce président n'osa ni faire punir ni même blâmer l'agresseur; et, quelques jours après cette scène scandaleuse, Balsamo était redevenu libre. Sous quel prétexte? on l'ignore, car sa sortie de prison n'est ni contestée ni justifiée par aucun acte judiciaire.

Le mémoire que j'avais entre les mains donne des détails fort curieux sur les aventures de Balsamo, après son départ de Palerme, et sur les ruses à l'aide desquelles cet escroc vulgaire a fini par devenir, sous le nom de comte Cagliostro, un imposteur célèbre, dont le charlatanisme a, pendant plusieurs années, trompé les personnes les plus haut placées. Certes, j'aurais copié le mémoire entier, si je n'avais pas eu la conviction qu'à mon retour en Allemagne, je le trouverais imprimé et livré au public. Malheureusement, je me suis trompé, et les fantasmagoriques fourberies de Cagliostro n'ont été dévoilées que plusieurs années après.

Ma curiosité, excitée par tout ce que j'avais lu et entendu dire de Balsamo, m'inspira le vif désir de connaître sa mère et sa sœur; mais ce n'était pas chose facile; car les deux pauvres veuves vivaient dans une retraite si profonde, qu'un étranger ne pouvait pénétrer chez elles sans s'appuyer sur des motifs exceptionnels.

Le secrétaire de l'avocat avait été obligé d'inventer de semblables motifs pour s'introduire dans cette famille et en obtenir les actes et les renseignements dont son patron avait besoin pour établir la généalogie et rédiger le mémoire demandé par le gouvernement français. Après quelques hésitations, ce secrétaire consentit à me servir d'introduit, au moyen d'une ruse nouvelle, et dès l'après-midi du jour suivant, il me conduisit à la demeure de la fille du célèbre comte Cagliostro.

Après avoir quitté la grande rue, nommée Casaro, nous prîmes une petite rue tortueuse et nous entrâmes dans une maison de chétive apparence. Un fort vilain escalier nous conduisit à une cuisine, où nous trouvâmes une femme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne et large sans être grasse; c'était la sœur de Balsamo, la veuve Capitumino. Quoique occupée à laver la vaisselle, elle était proprement vêtue, et releva à notre aspect un coin de son tablier afin de cacher la partie sale par son travail. En reconnaissant le secrétaire, elle lui demanda d'un air joyeux s'il venait lui apprendre que le subside dont il lui avait parlé pour son fils venait enfin d'être accordé. Mon introduit qui s'était servi de ce prétexte, s'étendit en lamentations sur la longueur avec laquelle les causes les plus justes se traitent en ce pays; puis il me présenta en qualité de voyageur anglais qui leur apportait des nouvelles de Joseph Balsamo, ou plutôt du comte Cagliostro.

— Vous connaissez mon frère! s'écria-t-elle en se tournant vers moi.

— L'Europe entière le connaît, répondis-je, et je pense que vous ne serez pas fâchée d'apprendre qu'il est maintenant à Londres, où il a été parfaitement accueilli.

— Entrez, dit-elle, je vais venir vous rejoindre à l'instant.

A ces mots, elle ouvrit la porte d'une chambre fort vaste, mais éclairée par une seule fenêtre. Les murs, peints jadis, étaient garnis d'images de saints; l'ameublement se composait de deux grands lits sans rideaux, d'une petite armoire en forme de secrétaire et de quelques chaises en jonc, dont les bois portaient encore les traces d'anciennes dorures.

Près de la fenêtre se tenaient la mère Balsamo et une jeune fille bien faite, mais dont les traits étaient altérés par la petite vérole. Plus loin, une personne infirme, étendue sur une chaise longue, dormait d'un sommeil presque léthargique.

Pendant que le secrétaire expliquait à la mère le motif de ma visite, en criant de toutes ses forces, car la pauvre femme était sourde, je regardais ce visage dont la vieillesse n'avait pu défigurer les traits réguliers et qui portait l'empreinte de ce calme imposant, particulier aux personnes privées de l'ouïe; et lorsqu'elle m'interrogea sur son fils, je fus frappé de la douceur de sa voix.

En apprenant qu'acquitté en France et sorti de la Bastille il était en ce moment très-heureux en Angleterre, elle laissa échapper des exclamations de joie mêlées d'une douce pitié. Sa fille, qui avait mis un autre tablier et relevé ses cheveux sous un joli filet, ne tarda pas à entrer. Je lui répétai ce que je venais de dire de Cagliostro; de son côté, elle me parla de la triste position à laquelle elle se trouvait réduite, puisque pour nourrir sa mère, ses trois enfants et la pauvre infirme étendue sur la chaise longue, dont elle s'était chargée par charité chrétienne, elle n'avait d'autre ressource que son travail. Puis elle me confia que pendant son dernier séjour à Palerme, son frère lui avait emprunté une somme de quatorze onces, dont la restitution lui serait d'un grand secours en ce moment, sans gêner son frère, puisqu'il était devenu un riche et puissant seigneur. Elle termina en me priant de lui rappeler cette dette et de vouloir bien me charger d'une lettre que sa mère lui ferait écrire. Je promis de venir la chercher le lendemain dans la soirée, et nous nous retirâmes, à la grande satisfaction du secrétaire qui commençait à ne pas se sentir à son aise.

(La seconde visite de Goethe n'offre que peu d'intérêt.)

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

LA PUPILLE

NOUVELLE

Le nouveau venu était un petit homme replet et rose, aux cheveux carotte coupés ras. Il était entièrement rasé et portait un costume fort simple, tout noir, relevé par une cravate de couleur claire.

Sous ses lunettes d'or, ombragées par d'épais sourcils d'une teinte ardente, apparaissaient deux petits yeux remplis de finesse et de pénétration.

Un sourire stéréotypé et qu'il chercha vainement à effacer en apercevant M^{me} de Blangy contractait ses lèvres roses sous lesquelles deux rangées de petites dents, dignes d'un rat de grande espèce, s'étaient complaisamment.

Une pelisse l'enveloppait, tombant sur ses talons; elle dissimulait peu l'exiguïté de sa taille.

Lorsqu'il parut sur le seuil du salon de la comtesse, il s'avança les yeux baissés, le chapeau et la canne à la main, d'un pas grave et compassé; arrivé à trois pas de M^{me} de Blangy, il s'inclina profondément et leva ensuite ses petits yeux sur elle.

Ceux de la comtesse l'interrogeaient suffisamment pour qu'il n'eût pas besoin d'attendre qu'elle le questionnât.

— Je suis Samuel Warther, de Francfort, madame, dit-il avec un accent très-prononcé et en s'inclinant de nouveau.

M^{me} de Blangy connaissait le nom de l'associé de son beau-frère; le peu de mots que venait de prononcer le gros petit homme roux l'éclairèrent.

— Vous m'amenez ma nièce, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame la comtesse, M^{lle} Cyprienne de Blangy et sa nourrice m'accompagnent, répondit Warther en s'inclinant encore.

— Je vais donner l'ordre de les introduire à l'instant.

— Que madame la comtesse me permette une observation, fit Samuel en arrêtant le geste de M^{me} de Blangy prête à saisir le cordon de la sonnette.

— Faites, monsieur.

— Le long voyage que nous venons de faire tout d'une traite a fatigué énormément M^{lle} Cyprienne. Elle dort depuis une heure, et si profondément, que Lisbeth a pu la transporter de notre voiture dans votre bibliothèque sans la réveiller. Cette enfant a besoin de calme, et il serait plus opportun de lui faire donner un lit que de troubler son repos par une réception, quelque gracieuse qu'elle pût être.

Tout cela fut débité lentement d'une voix mielleuse et avec un ton respectueux qui démontrait à quel point les écus de Blangy, l'émigré, l'avaient fait tenir en haute estime par sa commandite Warther, de Francfort.

— Puis, reprit-il tandis que la mère de Lionel se rasseyait, je serais fort désireux d'avoir un entretien immédiat avec madame la comtesse.

D'un geste, M^{me} de Blangy apprit à son interlocuteur qu'elle était prête à l'écouter.

Samuel Warther soupira longuement, et, après avoir humé une prise de tabac qu'il puisa d'une main blanche, dont l'index était orné d'un diamant magnifique, dans une tabatière d'or ciselé, il dit :

— J'habite une fort belle ville, madame la comtesse; Francfort est une des principales cités allemandes, son zéil est une des plus superbes choses du monde; sa rue des Juifs, un des endroits les plus pittoresques que l'on puisse voir; mais ce qui place Francfort presque à la tête des capitales germaniques, c'est avant tout son commerce. J'ose le dire, sans crainte d'être démenti, nous autres Francfortois nous avons le génie des affaires, et nos maisons de banque sont à la hauteur de leur réputation. Il y a vingt ans, j'étais un des plus humbles commis de la maison Stakenberg, Schumberg et C^o, lorsque le hasard me fit faire la connaissance du comte Kerouan de Blangy, votre beau-frère. Il devina mes aptitudes, me mit à même de travailler pour mon propre compte, en un mot il me commanda; je lui dois ma fortune, et je suis heureux

de le proclamer, ayant toujours regardé l'ingratitude comme le plus affreux des vices.

— Ce sentiment vous honore, monsieur, interrompit M^{me} de Blangy que ce début embrouillé intriguait fort; mais je ne vois pas...

— Patience un instant, je vous prie, madame la comtesse, reprit le banquier, vous allez bientôt comprendre que je ne vous ai pas dit une parole inutile. Toute ma vie s'est résumée dans ces deux mots : « Faire fortune; » et comme c'est à monsieur votre beau-frère que je dois tout ce que je possède aujourd'hui, il est naturel que je remonte un peu haut dans ma propre histoire avant de vous parler de ce cher protecteur.

Sur cette fin de phrase, la voix de Samuel Warther, devenue tremblante, tomba comme celle d'une vieille dévote qui termine une homélie, et un soupir plus gros encore que celui qu'il avait poussé en commençant son récit sortit de sa poitrine.

Si M^{me} de Blangy avait bien connu Samuel, elle aurait deviné qu'il était en proie à une émotion énorme; néanmoins, sans en saisir toute la portée, elle ne put s'empêcher de ressentir une vague inquiétude qu'elle manifesta par ces paroles :

— Cher protecteur, répéta-t-elle, serait-il arrivé malheur au comte, monsieur?...

Cette fois, un soupir terrible fut poussé par Warther, qui l'accentua par un :

— Hélas! navrant.

— Est-il malade?

— Il ne l'est plus?

— Mort?

— Mort.

André rouvrit sa tabatière, y puisa une prise formidable, l'aspira fortement, et d'une voix qu'il voulut rendre ferme, il répondit :

— C'est vous qui venez de le dire, madame.

M^{me} de Blangy était très-sensible de son naturel; une semblable nouvelle, s'appliquant même à un étranger, ne l'eût point laissée indifférente. Aussi pâlit-elle horriblement en répétant deux fois ce mot fatal :

— Mort!... mort!

— Hélas! reprit de nouveau Samuel Warther en manière d'aine' soit-il.

— Allez me chercher ma nièce, monsieur, allez me la chercher tout de suite, je vous prie, reprit M^{me} de Blangy sans essayer de cacher son agitation.

— Troubler le repos de M^{lle} Cyprienne! fit de nouveau timidement le banquier.

— Je veux embrasser la pauvre orpheline.

— Sans savoir encore les causes de la mort du comte? hasarda timidement Warther.

— Vous avez raison, mais je suis si troublée. Orpheline si jeune! Quel âge a-t-elle?

— Quatre ans, madame la comtesse.

— Pauvre ange! Dites-moi tout, je vous écoute.

On a pu remarquer déjà l'importance que le Francfortois donnait à son récit, qu'il débitait lentement, avec onction, et en ayant soin de le faire précéder d'une préface au moins inutile.

L'invitation que venait de lui faire M^{me} de Blangy était trop belle pour qu'il n'en profitât point largement.

Samuel s'enfonça dans le fauteuil sur lequel il s'était posé timidement d'abord, redressa ses lunettes, s'offrit une troisième prise, et, après avoir poussé un quatrième soupir, il commença d'une voix dolente :

— Mes affaires, ou plutôt nos affaires, à M. le comte de Blangy et à moi, étaient fort considérables; elles m'obligeaient à rester dans les bureaux jusqu'à l'heure de la bourse où je me rendais chaque jour, après quoi je revenais au siège social faire ma correspondance. Ma présence à cette heure de la journée y était régulière, car vous savez que dans nos maisons de banque certaines lettres ne souffrent aucun retard et nécessitent impérieusement l'avis du chef.

— Mais, monsieur... ne put s'empêcher de dire la comtesse, effrayée par la longueur de cet interminable préambule.

— Patience, un instant, madame la comtesse, répéta Samuel, je n'ai point dit une parole inutile, vous allez le comprendre. Il y a huit jours, à l'heure de la correspondance, heure que M. de Blangy connaissait parfaitement, s'étant trouvé souvent au siège social à cet instant, un messenger qu'il m'ex-

pédiait de Mayence m'arriva. Cet homme m'apprit que, la veille, à la suite d'une chute de cheval, M. le comte, mon infortuné et cher protecteur, avait été trouvé évanoui par des étudiants aux environs de la ville. Transporté chez lui, il n'avait repris connaissance que le lendemain, et, malgré l'avis de deux médecins de l'endroit qui avaient été appelés à la hâte, croyant sentir approcher sa fin, il me pria de me rendre près de lui immédiatement. Sans perdre une minute, après avoir donné quelques instructions indispensables à mon commis principal, je partis, et le soir j'étais introduit près du comte. Il était couché, la tête enveloppée de compresses rafraîchissantes, dont le sang qui s'échappait d'une large blessure qu'il avait au crâne teignait les bandelettes de toile. Sa pâleur était extrême, il semblait dormir; mais à peine fus-je à son chevet que ses yeux brillèrent d'une joie bien visible.

— Vous voici enfin, Samuel (il ne me donnait jamais que mon petit nom), me dit-il d'une voix altérée, j'ai bien craint que vous ne me trouvassiez plus vivant.

Je cherchais à le rassurer sur son état par quelques paroles de consolation, mais il ne m'en laissa pas le temps; écartant d'un geste les personnes qui l'entouraient, il me dit :

« — Samuel, je le sens bien, ma vie s'en va. Dès que je serai mort, vous partirez pour la France avec Cyprienne et Lisbeth; vous irez en Bretagne, à Blangy, trouver ma belle-sœur, la veuve de mon frère Hugues, et vous lui direz que je lui donne ma fille, en la priant d'être une mère pour elle. Notre association est rompue par ma mort, vous liquiderez de façon à ne pas nuire à vos intérêts, — pauvre cher homme! il songeait à tout, — et vous remettrez ma part à la comtesse de Blangy, en lui disant que c'est la dot de mon enfant. La comtesse est fort sensible; c'est une femme d'un grand cœur et d'un grand esprit... »

— Il me l'a dit, madame, fit Samuel réprimant par ces paroles un geste de modestie de la mère de Lionel.

LEOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

L'INSURRECTION DE L'HERZÉGOVINE

Le succès de l'insurrection herzégovienne dépendait de l'attitude de l'Europe. Si les cabinets de Saint-Petersbourg, de Vienne et de Londres s'étaient montrés favorables à l'émancipation des provinces chrétiennes, soumises directement à la domination turque, il est permis de croire que les efforts des insurgés auraient été suivis de résultats importants. En peu de temps, la Serbie, le Montenegro, la Roumanie se seraient joints à eux, et les proportions qu'eût prises alors la guerre n'auraient laissé aucun doute sur son issue. C'était la fin de l'empire turc en Europe.

Les grandes puissances l'ont bien compris; effrayées des conséquences qu'entraînerait le démembrement de la Turquie, elles ont uni leur action pour restreindre l'insurrection de l'Herzégovine à un simple mouvement de rebelles isolés au milieu des autres provinces vassales. L'effet moral de cette attitude de l'Europe a été considérable, et les Turcs lui doivent en grande partie la décroissance de l'insurrection. Sachant qu'ils ne seraient pas appuyés, que leur lutte n'aboutirait qu'à un adoucissement dans l'administration des pachas, ils ont laissé ce soin aux consuls réunis à Mostar, et ont en grand nombre regagné leurs villages. Cependant, la pacification du pays est loin d'être terminée; retranchés dans leurs montagnes, beaucoup d'Herzégoviens, pourront longtemps encore tenir tête aux colonnes de troupes ottomanes. Mais leur campagne n'aura plus de caractère national et ne sera qu'une suite de protestations par des actes de brigandage.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une vue du combat de Kruppa, qui a été l'un des plus importants que les insurgés aient livrés aux Turcs. Nous continuerons à placer sous leurs yeux les épisodes les plus émouvants de cette insurrection, qui, par le type des habitants et la topographie des lieux si pittoresques, est particulièrement intéressante au point de vue artistique.

F. LE BESCHU DE LA PASTAUX.



TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Les insurgés, cernés par les Turcs, à Krupa, se réfugient dans la montagne. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Jean Beaumont, notre correspondant spécial.)



SPORT NAUTIQUE — NANTES : Régates et fête de nuit. (D'après les croquis de M. Leduc.) — BREST : Régates dans le port. (D'après le croquis de M. Favre.)

SPORT NAUTIQUE

NOTRE correspondant nous écrit de Nantes :
« La fête vénitienne donnée hier soir sur l'île de Versailles, par la Société des régates nantaises, avait attiré une foule immense. La moitié de la ville regardait l'autre moitié. Depuis le quai des Tanneurs jusqu'au pont de Barbin, depuis le quai Penthièvre jusqu'au quai Ceineray inclusivement, ce n'était qu'un amas considérable de spectateurs debout ou assis. Lorsqu'un feu de Bengale ou une fusée venait à jeter une vive clarté, l'aspect de tout ce monde pressé, empilé, produisait un effet vraiment pittoresque.
La curiosité du public n'a pas dû être déçue. Jamais fête de nuit n'a été plus réussie. Lanternes vénitienes et verres de couleurs avaient été prodigués partout; il y en avait dans les maisons, dans les arbres, dans les gondoles.

La grande gondole surtout était magnifique et rappelait à l'imagination les gondoles de Venise ou celles des contes arabes. Dessinée avec goût, exécutée avec habileté, décorée avec talent, elle fait le plus grand honneur à M. Leduc et était, sans contredit, le plus bel ornement de la fête.

Un peu plus cependant et nous la perdions. En posant les lanternes vénitienes, un ouvrier en renversa une et le feu se déclara à l'avant de la gondole; heureusement quelques seaux d'eau suffirent pour empêcher l'action du feu.

La musique de l'École d'artillerie de Rennes et celle des pompiers prêtaient leur concours à la fête, afin que celle-ci fût complète.

Toutes deux ont été fort applaudies.

L'île de Versailles était splendidement illuminée. Il est fâcheux cependant que d'abord son terrain et les nombreux madriers qui la couvrent soient fort incommodes et qu'ensuite une distribution plus large de chaises n'ait pas été faite. Nous savons bien qu'il est très-difficile de se procurer un nombre très-considérable de ces dernières, mais on nous assure qu'il n'y en avait pas plus de quatre cents. Si cela est vrai, il est évident que ce nombre était très-insuffisant.

Le feu d'artifice a été réussi. Les classiques fusées, les traditionnels serpents et quelques pièces montées le composaient. Parmi ces dernières, l'une représentait un temple, avec l'inscription suivante : *A la science*.

En résumé, cette fête a été très-brillante et il faut féliciter ses organisateurs.

Voici, en quelques mots, le compte rendu des régates internationales :

Onze bateaux se sont mis en ligne pour prendre part à la lutte.

Savoir : *Isnaa*, còtre
Selka, chaloupe;
Béatrix, còtre;
Mésange, id.;
Papillon, id.;
Printemps, id.;
Marguerite, id.;
Épervier, id.;
Adèle, id.;
Satanella, id.;
Vent-debout, id.

A dix-heures trois quarts, au signal convenu, les yachts appareillaient, suivis des bateaux de la commission.

Après quelques heures de savantes manœuvres et surtout un virage de bord effectué avec habileté, les concurrents sont arrivés au but dans l'ordre suivant :

1^{er} : *Papillon*;
2^e : *Satanella*;
3^e : *Vent-debout*;
4^e : *Mésange*;
5^e : *Marguerite*.

A. LEDUC.

Brest, le 30 août 1873.

Les régates annuelles de Brest, grâce au concours puissant de la marine, ont un intérêt tout particulier.

M. le vice-amiral baron Méquet, commandant en chef, préfet maritime, entouré des autorités civiles et militaires, occupait la tribune d'honneur.

Le programme était des plus variés : courses à la

voile, courses à l'aviron, jeux divers sur l'eau, tels que mât horizontal, courses aux canards, aux cochons, aux baquets, à la nage, mâts de Cocagne, baquet russe, tourniquet, jeux de la poêle et de l'œuf, courses en sac, tombola au profit des inondés du Midi.

La musique de la flotte, sous la haute direction de M. Chic, compositeur très-connu et fort estimé, a fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire.

Le soir, une fête vénitienne, terminée par un beau feu d'artifice, a complété cette journée, entièrement consacrée à l'art nautique.

Les embarcations de la *Bretagne*, du *Borda*, de l'*Inflexible* et des *Pupilles de la marine* ont obtenu les premiers prix.

Agréiez, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

G. FAVRE,

Capitaine d'infanterie de marine

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Faust*, opéra en cinq actes, de Michel Carré et de M. Jules Barbier, musique de M. Charles Gounod. — BOUFFES-PARIISIENS : Reprise de *la Jolie parfumeuse*, opéra-bouffon en trois actes de MM. H. Crémieux et E. Blum, musique de M. Offenbach.

L'OPÉRA vient de nous donner une reprise de *Faust* avec un matériel de scène tout neuf; trop neuf pourrait-on dire si on voulait tenir compte que l'action se passe entre quatre ou cinq petits bourgeois allemands qui ne mènent point des trains de landgraves.

Mais à quoi bon s'aventurer dans une mauvaise chicane? Il y a quelque chose au théâtre qui prime toujours la vraisemblance, c'est ce qu'on appelle la convention, soit un mensonge nécessaire au plaisir de tous et qu'on accepte de bonne grâce quand on est un spectateur bien appris.

Ce qui, à l'Opéra, est convenu depuis longtemps, c'est que toutes choses y seront magnifiques, et laisseront supposer les immenses trésors contenus dans les caisses de l'administration. Il faut un éblouissement continu dans un théâtre où chacun apporte ses yeux les plus écarquillés. S'il passe un prince sur la scène, il sera richissime; les simples mortels ne seront que riches, et les pauvres à leur aise; comme si Louis XIV, véritable fondateur de l'Opéra, était encore là, dans la coulisse, à faire des pensions à ses chanteurs ordinaires.

La tradition veut aussi qu'un jour de première représentation tous les personnages du drame, voire même les simples choristes, aient l'air de sortir à la fois de chez leur tailleur. Dans la vie réelle, la rencontre paraîtrait singulière.

Enfin c'est dans ce Pérou improbable que se passent nos tragédies lyriques. Aussi, comme il nous sied de faire les goguenards quand on nous raconte les invraisemblances de l'ancien théâtre; comme nous avons bonne grâce de trouver contre nature ces dieux de l'Olympe qu'au siècle dernier l'Opéra habillait à la mode de Versailles!

Pour ce qui est de *Faust*, vous savez que la pièce se passe dans dix endroits différents, ce qui est neuf de plus que n'en permettait Aristote, homme mesquin. L'Opéra vient donc de nous montrer dix décors inédits; et si vous le voulez, nous allons feuilleter ensemble ce gigantesque album dont chaque page a plus de quatre cents mètres de surface.

L'ensemble est d'un bel aspect, d'une tournure très-artiste, et faisant honneur à la signature de nos peintres de théâtre, qui sont des gens d'une habileté rare. Encore y a-t-il une remarque à faire qui s'appliquerait non-seulement aux toiles de *Faust*, mais à tous les décors que nous avons vus au nouvel Opéra : — les paysages sont tous noyés dans une brume de novembre, les ciels y sont d'un gris plombé, sans une seule échappée de bleu. On dirait une mode. Ou bien les décorateurs garderaient tout l'azur de leur palette pour les toiles de *la Muette*, opéra napolitain, dont la reprise ne saurait tarder. Cette dernière raison nous suffirait.

Enfin, voici le détail des dix tableaux de *Faust* :

1. — *Laboratoire d'alchimiste*, d'un ton brun-grisâ-

tre très-approprié, et qui est bien, en effet, la couleur que le temps dépose sur les choses en dépit de la brosse, du plumeau et du racloir. On souhaiterait cependant un plus grand fouillis de meubles et d'outils bizarres, de cornues, de matras, d'animaux chimériques prisonniers dans des bocaux ou pendus au plafond.

(N. B. Méphistophélès n'entre plus familièrement par la porte; le metteur en scène, mieux avisé, le fait sortir des dessous par une trappe.)

2. — *Cabaret champêtre* (pour la kermesse); belles et grandes silhouettes; mais le fond du paysage est un peu pâle pour les premiers plans, dont les tons paraissent ainsi trop durs. Le style général est bon cependant et très-caractéristique d'une campagne allemande avec ses houblonniers, ses maisonnettes à toits compliqués, et ses burgs perchés sur les collines.

3. — *Le jardin de Marguerite*, très-réussi, et surtout bien à l'image de la propriétaire; un jardinet de grisette, très-soigné, modeste pourtant, mais avec une nuance de coquetterie.

4. — *La chambre de Marguerite*, décor tout à fait insignifiant, quand on aurait pu y montrer quelque science archéologique en le meublant à la mode du temps.

5. — *Intérieur d'église*, reproduction de la magnifique toile de l'ancien Opéra. On n'y a oublié que le reflet diapré des vitraux, qui était d'un si grand et si naturel effet. Pour réparer l'omission, on n'aurait qu'à s'y prendre comme autrefois, en plaçant dans la coulisse une lanterne électrique qui enverrait sa lumière sur le pavé de l'église, en la faisant filtrer à travers un écran de soie diversement coloré.

6. — *Place publique*. Applaudissement unanime pour ce morceau de peinture archéologique qui fait apparaître une ville du quinzième siècle, avec ses maisons biscornues, dépareillées, jetées au hasard avec ses pignons historiés, ses tourelles en poivrières et ses ponts armés de coulevrines.

7. — *Un vallon sauvage*. Rien à en dire, si ce n'est que les chevaux ailés qui traversent le ciel pendant que se joue la scène des sorcières sont des automates bien mal dressés. Ils font rire, tandis qu'ils devraient produire l'étonnement muet d'une apparition magique. Pareille mésaventure leur était déjà arrivée rue Le Peletier.

8. — *Les ruines* (pour le ballet du sabat); décor semblable à celui de l'ancien Opéra, à cela près d'une teinte d'automne plus décidée, qui est répandue sur tout le paysage. Car, comme nous l'avons dit plus haut, nos décorateurs ont fixé au 15 novembre l'accomplissement de tous les événements qui peuvent se passer sur les planches de l'Opéra. Est-ce que dans *les Huguenots*, ils ne font pas baigner en pleine rivière les suivantes de la reine quand déjà les arbres ont des tons jaunes d'arrière-saison?

9. — *La prison*; du noir autant qu'il en faut pour faire ressortir en clair le tableau suivant.

10. — *Le paradis*; de la lumière à profusion, des nuages d'un bleu tendre, des bouffées d'encens montant de la terre vers le ciel, et laissant entrevoir des vols d'anges et des groupes de bienheureux en extase! C'est un rêve séraphique réalisé à coup d'adresse et de tact avec de la toile, des châssis de bois, des ressorts de fer, de la vapeur d'eau et autres matières prosaïques.

Nous avons insisté plus que de coutume sur la partie matérielle de la représentation de *Faust*, parce que, une fois ces outils installés, il y en aura pour vingt ans au moins et nous n'aurons plus à en reparler.

La partition n'est d'ailleurs plus en cause. Depuis 1859, chacun a pu à loisir l'apprécier selon son éducation musicale et les tendances de son tempérament de dilettante. Tout ce qu'on en peut dire à propos de son exécution au boulevard des Capucines, c'est que la nouvelle salle, très-gourmande de son, à cause de ses dimensions, n'a pas toujours été favorable aux parties tempérées de l'œuvre. L'acte du jardin s'est quelque peu estompé. La kermesse, au contraire, a pris un relief plus puissant.

M^{me} Carvalho reprenait possession du rôle de Marguerite, et on la traitera en grande artiste si on veut bien lui dire sans feinte qu'elle n'était point, lundi soir, dans la plénitude de ses moyens. Après

trois mois d'absence, sa voix avait quelque peine à se tenir dans le diapason de l'orchestre. Ce n'est qu'à la scène de la prison que nous avons retrouvé dans toute sa maestria l'incomparable Miolan des grands soirs.

Gailhard (Méphistophélès), belle et solide voix; talent de chanteur et de comédien; diction un peu pâteuse cependant.

Vergnet (Faust); très-inégal; le rôle semble un peu lourd à un chanteur si frais émoulu du Conservatoire.

Quant à l'orchestre et aux chœurs, il n'y a que des applaudissements à donner à ces braves artistes qui déploient tant de vaillance sans espoir de gloire personnelle.

— Notre dernière chronique était entièrement consacrée au théâtre des Bouffes. Nous n'insisterons donc pas aujourd'hui sur la reprise qui vient d'y être faite de la *Jolie parfumeuse*. Et puis, que raconter d'une pièce qui a été jouée cent cinquante fois, et qui est chantée par la même demoiselle Théo, et son même compère Daubray? Notre silence, d'ailleurs, pourra être interprété d'une façon flatteuse, car il implique que le lecteur sait sa *Jolie parfumeuse* sur le bout du doigt, paroles et musique.

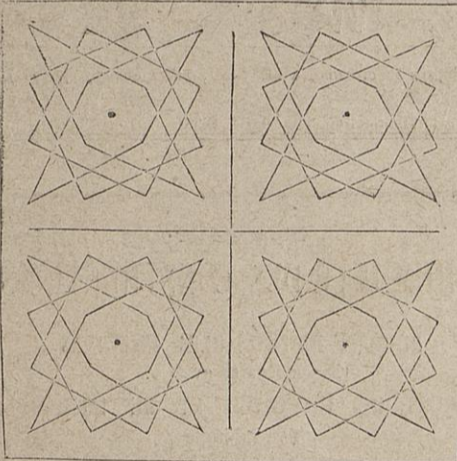
ALBERT DE LASALLE.

PROBLÈME GRAPHIQUE DU CAVALIER

Dédié à MM. les amateurs qui ont participé au concours ouvert par le MONDE ILLUSTRÉ dans son numéro du 9 novembre 1872

PAR LE COMMANDANT THÖLER

Lorsque l'échiquier ordinaire est partagé en quatre carrés égaux, chacun de ces carrés parties a un centre et peut contenir quatre chaînes rentrantes, comme il se voit dans la figure ci-dessous, qui est donnée :



On propose de tirer de cette figure, et de proche en proche, quatre diagrammes ainsi formés :

Le 1^{er}, par 8 chaînes rentrantes de 8 traits, assemblées 4 à 4 dans les deux moitiés de l'échiquier.

Ce premier diagramme aura deux centres; mais les trois autres n'en auront qu'un seul, celui de l'échiquier.

Le 2^e sera formé par 4 chaînes rentrantes de 16 traits;

Le 3^e — par 2 — — — — — de 32 —

Le 4^e — par une seule chaîne rentrante comprenant les 64 cases de l'échiquier.

Enfin, si l'on assigne des numéros d'ordre de 1 à 4 aux nœuds consécutifs de l'une des chaînes du diagramme donné, on reconnaît que la différence des numéros de deux nœuds opposés par rapport au centre correspondant, est constamment égale à 2, moitié du nombre total des nœuds de la chaîne.

Toutes les chaînes à construire devront être douées de la même propriété;

Cette différence étant 4 pour les chaînes du 1^{er} diagramme, 8 pour celles du 2^e, 16 pour celle du 3^e et 32 pour celle du 4^e.

On imite, on contrefait la *Benzine Collas*. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne
Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis, à 3 heures.

AUX RÉSERVISTES ET A LEURS FAMILLES

L'appel à l'activité des réservistes de la classe 1867 démontre encore une fois la nécessité pour tous les citoyens de connaître l'étendue et le caractère des devoirs que leur impose la nouvelle législation militaire. La lecture de l'organe indépendant de l'armée est le meilleur moyen, pour eux et leurs familles, d'être initiés à tous les détails de la récente organisation à laquelle ils donnent leur concours.

L'AVENIR MILITAIRE

a entrepris la mission de s'occuper tout particulièrement des réservistes. Officiers et soldats de l'armée active et de sa réserve, de l'armée territoriale et de sa réserve, tout aussi bien que les jeunes gens et les pères de famille, doivent recevoir L'AVENIR MILITAIRE, dont la lecture sera pour eux un devoir et un plaisir : un devoir, parce qu'ils connaîtront ainsi tout ce qui intéresse l'armée; un plaisir, parce qu'ils seront tenus au courant de tous les beaux faits, de tous les progrès, de toutes les innovations qui la concernent et qui sont à signaler tant en France qu'à l'étranger.

Tous les cinq jours, les 1^{er}, 6, 11, 16, 21 et 26 de chaque mois, les lecteurs de L'AVENIR MILITAIRE apprendront, par des correspondances et des informations spéciales, les transformations qui s'opèrent, au point de vue militaire, en Angleterre, en ALLEMAGNE, en Autriche, en Belgique, en Espagne, en Italie, en Russie et en Turquie, dont la situation militaire est particulièrement intéressante à connaître depuis l'insurrection de l'Herzégovine.

On s'abonne à L'Avénir militaire avec un mandat-poste à l'adresse de l'Administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris : 17 fr. pour un an et 8 fr. 50 pour six mois.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer place du Palais-Royal, 2.

Prenez la houppette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que tous les éloges que nous pourrions faire!

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible de toutes ses concurrentes; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient également à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard, sans les inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prônent avec un ensemble qui prouve combien elles en sont satisfaites.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagan, crèmes, boudins glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahau, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

SOURCE MORNAY CHATEAUNEUF
Eaux de table et de régime par excellence.
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

INSTITUTION JAUFFRET Boulevard Saint-Michel, 97.
Résultats de l'année scolaire : Concours général, 2 acc. — Lycée St-Louis, 41 prix et 71 acc. — École Lavoisier, 41 prix et 48 acc. — École Poly, 6 élèves admissibles sur 10. — École normale, 1 sur 2. — École St-Cyr, 1 sur 3. — Bacc., 14 reçus sur 30.

En vente à la LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER et Co
Quai des Augustins, 35.

Histoires de chasse, par H. Bénédicte Revoil, 1 vol. in-12. 3 fr.

Jane et Germaine, par la comtesse de Mirabeau, 1 vol. in-12. 3 fr.

Les Petits Drames rustiques, scènes et croquis d'après nature, par Fertault, 1 vol. in-12. 3 fr.

La 4^e édition : L'Aventure d'une Ame en peine, par Gilb.-Aug. Thierry, 1 vol. in-12. 3 fr. 50

M. Hamilton ouvrira un nouveau cours d'anglais jeudi 16 septembre, à 9 heures du soir, 8, rue Chabanais.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthe. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.



PHARMACIES DE FAMILLE
à 25, 40, 60 et 80 francs
3 Méd. aux Exp. — Envoi franco de la Notice
PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

PLUS DE CHUTE DE CHEVEUX
SÈVE JAPONAISE

Cette préparation, d'un parfum agréable, prévient et arrête la chute des cheveux occasionnée par suite de couches ou de maladies. Elle nettoie la tête. Son usage journalier empêche les cheveux de blanchir et leur donne de la souplesse.

PRIX du flacon avec brosse, 6 fr.

VIARD *, 2, place du Palais-Royal

8^e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis.
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8^o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

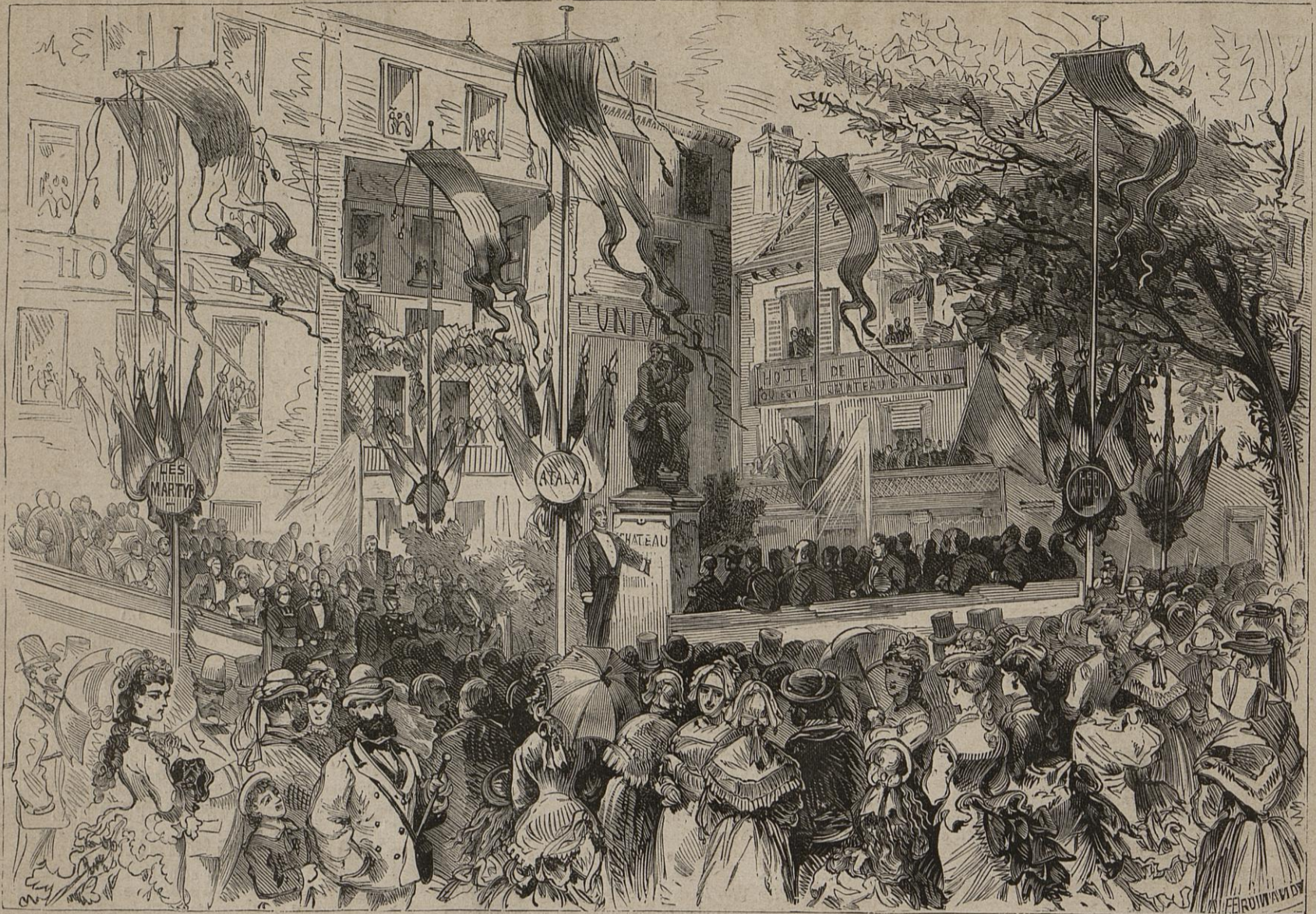
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
Tous les CHOCOLATS DE LA COMPAGNIE COLONIALE sont composés, sans exception, de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.
CHOCOLAT DE SANTÉ Le demi-kilog. CHOCOLAT DE POCHE Et de Voyage.
Bon ordinaire. 2 50 Superfin, la b (250 gr.) 2 25
Fin 3 » Extra, la boîte (do). 2 50
Extra 4 » Extra supérieur (do). 3 »
Entrepôt gal : Paris, rue de Rivoli, 132
DANS TOUTES LES VILLES :
Chez les principaux Commerçants.

EAU FIGARO Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

Annonces de MM. les Officiers ministériels

A LOUER 1,500 MÈTRES DE TERRAIN
à PARIS, RUE VIVIENNE, ayant une façade sur la rue et 40 mètres environ. — S'ad. à M^{es} Bazin, Trousselle, Duplan et Tolly, notaires à Paris.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 28 septembre 1875. à midi :
1^o 2 MAISONS à Paris, rue de Puebla, 452, et rue des Chauffourniers, 19.
Revenu tout loué : 31.905 fr. — Mise à prix : 220,000 fr.
2^o Et une MAISON à PARIS RUE DE PUEBLA, 483
Revenu tout loué : 27.735 fr. — Mise à prix : 180,000 fr.
S'ad. à M^e AUBRON, n^o . à Paris, avenue Victoria, 18.



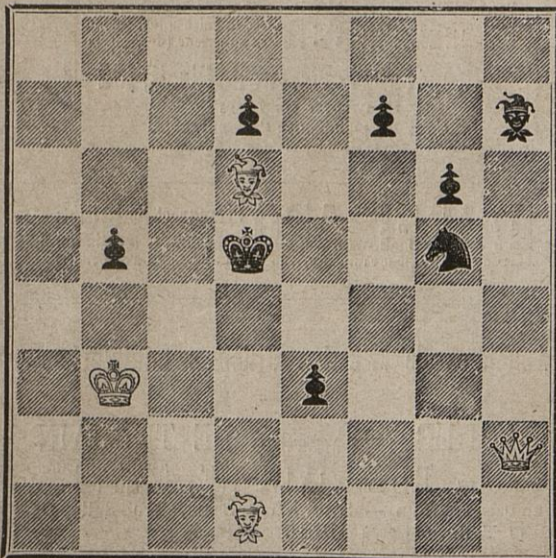
SAINT-MALO. — Inauguration de la statue de Chateaubriand sur l'ancienne place Saint-Vincent. — (D'après le croquis de M. Scott, notre envoyé spécial.)

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et Co, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 574

COMPOSÉ PAR M. J. BERGER



Les Blancs font mat en quatre coups.

Autres solutions justes du problème n° 571 : MM. Em. Frau; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan.

Problème syllabique du Cavalier : M^{lle} de Berghacel, Castel de Petauput; M. de Berth.

PAUL JOURNOUD.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Shorland, Ure, Beneke.

N° 49,812 : M^{me} Maie Joly, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, spasmes et nausées. — N° 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements et surdité de vingt-cinq années. — N° 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir quinze à dix-huit fois par jour pendant huit ans. — N° 46,218 : M. le colonel Watson, de la goutte, névralgie. — N° 48,744 : M. le docteur-médecin Shorland, d'une hydropisie. — N° 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralytique.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co, 26, place Vendôme, Paris. Éviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer blanc.

Pour éviter
L'HUMIDITÉ DES CONSTRUCTIONS

BRIQUES IMPERMÉABLES INJECTÉES
Brevetées s. g. d. g.
BRIQUES DE VAUGIRARD ET DE BOURGOGNE
1^{re} marque
CESSION DE LICENCES
Ch. SEBILLE, 6, quai de Billy
PARIS

RÉBUS

(JOURNAL SANS GRAVURES)
LE MONDE ILLUSTRÉ



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Avez-vous remarqué, à la dernière revue, les canons en acier?

Le directeur gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.